

L'ORIGINAL,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES, EN VERS.

K
PAR P. J.-B. DALBAN.

PARIS.

J. BRÉAUTÉ, LIBRAIRE, PASSAGE CHOISEUL, N^{os} 60 et 62.

—
1830.



PRÉFACE.

JE me suis proposé un plan assez étendu dans cette Comédie ; c'est de représenter plusieurs espèces d'originaux , et de les faire céder dans l'ordre d'idées que je me suis tracées devant un genre d'originalité plus aimable et plus naturelle, dont le succès devient la morale de la pièce. Outre ce plan , plus philosophique et plus étendu , je n'en ai pas moins rempli le but que promet le titre de ma pièce, qui est de représenter l'originalité telle qu'on la conçoit communément, et de chercher à amuser par les traits propres à ce caractère.

Je ne me suis pas laissé intimider par la rivalité de *L'Homme Singulier*, de Destouches, dont le sujet est absolument manqué ; et dont le titre, d'ailleurs, ne promet pas plus que l'auteur n'en a su tirer. La singularité et l'originalité ne sont pas la même chose. L'une tient plus aux modifications du caractère, l'autre

aux travers de l'esprit. Alceste est un homme singulier, Arnolphe est un original. Dans un autre ordre de compositions, Cléveland, Saint-Preux, sont des hommes singuliers; Tobie-Shandy est un original.

J'ai consacré un rôle entier à la réhabilitation des valets de l'ancienne comédie, et par l'introduction d'un personnage absolument dramatique et tout-à-fait neuf, j'en ai développé les raisons dans une scène d'exposition. Il est certain que, par la suppression de ce genre de personnage, sous un faux prétexte de vraisemblance, on se prive d'un comique plein de grâce et de naïveté; et cette précaution ne démontre que la timidité et l'absence de génie. A le prendre de ce côté, tout n'est-il pas de convention dans nos fictions dramatiques? Les valets étaient-ils autrefois plus dans la confiance de leurs maîtres? jouaient-ils dans le monde un rôle plus important qu'aujourd'hui? ou croit-on que les maîtres de la scène n'en aient pas bien calculé les effets?

J'avoue que je me suis livré, dans cette pièce, à l'imitation franche du style de l'ancienne comédie. Un style maniéré et languissant en prend aujourd'hui la place; mais par la recherche et l'affectation on s'est privé de toute énergie et de toute vérité; à moins que cette faiblesse n'accuse la dégénération de l'art, ce que je n'ai garde de penser. Je me suis enfin livré au plaisir de la composition que m'inspirait un sujet riche et fécond, choisissant sans trop de soins les traits qu'il

m'offrait en abondance, et les exprimant de la manière qui me paraissait la plus convenable. Si je n'y ai pas développé tout le talent dont il est susceptible, je suis au moins sûr d'y avoir mis une assez bonne dose de gaieté.

On doit regretter que les jeunes gens qui courent aujourd'hui la carrière des lettres, aient abandonné la culture d'un genre qui promet encore des succès, et renoncent à l'étude de la nature, pour se livrer à des compositions bizarres, ou à l'imitation d'une nature de convention frivole et superficielle. Il faut avoir connu le charme attaché autrefois aux représentations théâtrales, pour se faire une idée de ce que l'on a perdu. Le spectateur venait y étudier le cœur humain et découvrir à chaque instant, avec un nouveau ravissement, ces traits d'observation qui décelaient une main ferme, et l'habileté de l'artiste qui avait su les dégager d'une masse informe et et sans vie.

Le sujet est commun, mais l'art n'est pas vulgaire.

DEUILLE.

À ce plaisir d'observation était joint l'attrait de curiosité attaché aux difficultés du succès, et aux chances si périlleuses de la réussite des pièces. On y accourait en foule pour voir comment le poète, soumis aux règles protectrices et toutes puissantes, avait su sortir triomphant de la lutte du génie aux prises avec les difficultés. Le jour d'une première représenta-

tion était une fête pour Paris. Dès le premier acte commençait pour le spectateur une émotion toute nouvelle, tantôt vive, tantôt ralentie, suivant l'intérêt plus ou moins grand, et toujours croissante d'acte en acte, jusqu'à ce que cette agitation se terminât par la chute ou par le succès. J'ai eu un ami, couronné lui-même dans ces luttes glorieuses, qui ne manquait jamais de prévoir dès le troisième acte la destinée d'une pièce. Il accordait deux actes aux lenteurs préparatoires du poète, et lui permettait de ne nouer son action qu'au troisième acte; et il est vrai que lui-même en a produit trois admirables, et de main de maître.

Pour conclure : ce n'est pas avec des scènes de roman, et le frivole étalage des mœurs et des coutumes d'un siècle qu'on peut composer une bonne comédie. Cet oripeau de la veille est vieux le lendemain, comme ces habits passés de mode qui étalent honteusement dans les lieux publics la gloire de leurs maîtres. Il y a des gens qui courent toujours après le nouveau, comme s'ils pouvaient étendre les facultés de l'homme. Ils ne songent pas que la leçon du passé est une expérience toute faite pour l'avenir; que les symptômes de leur délire se sont montrés dans tous les siècles de décadence; qu'ils ont servi de prélude aux siècles de barbarie, et qu'ils leur présagent le mépris et les huées qu'ils se préparent dans l'avenir. Quels progrès a faits l'art de la comédie, depuis la farce déjà si ancienne de *l'Avocat Patelin*, et le chef-d'œuvre du *Misanthrope*?

Remontez plus haut : voyez Claudien , Stace , les deux Sénèque , Lucain ; quatorze siècles de ténèbres après Auguste ; leur courte interruption sous Léon X , bientôt suivie des mêmes phénomènes. Il y avait alors des écrivains qui décriaient la simplicité des modèles , et dont la mission était de les faire oublier. Il y avait des feuilles ou des déclamations publiques , où l'on accréditait ces systèmes , où on les répandait avec la confiance de la sottise , et où l'erreur quintessenciée sous toutes les formes , pour se rendre accessibles tous les esprits , trempait à-la-fois mille dards empoisonnés et les dirigeait avec la rapidité de l'éclair. Rien n'égalait l'impudence de ces nouveaux cyniques , si ce n'est l'impassible bonne-foi des lecteurs ou l'insolence des laquais. La médiocrité avait ses ovations ; et le génie ses gémonies , ses mortifications , son ostracisme , ses éternelles privations. Dans la nécessité de donner le change à l'opinion publique , on l'applaudissait où il n'était pas , et on le persécutait partout où il se montrait. Ne pouvant anéantir la pensée , on l'obscurcissait d'épais nuages : on secouait la poussière des siècles sur des étincelles fugitives ; et l'éclair d'un moment , la pointe d'un bon mot , se trempait de la rouille des âges ; pour me servir d'expressions analogues à l'ambitieuse corruption du goût , et qui dans le style du temps rendent mieux ma pensée. On corrompait la langue , on tourmentait la diction ; dans l'impatience de tout bouleverser , on remuait jusqu'aux points et aux virgules. Ceci me rappelle une vieille fable du Fou , du Soleil , et de l'Aveugle , où le premier , amené les yeux ouverts devant le père du jour , s'écrie sans le voir :

» Eh bien , que dit le Soleil ? » Hélas ! » lui répond la bouche solitaire de son guide , » qu'il y a une infernale méchanceté » cachée au fond du cœur de l'homme. »

Je n'ai jamais bien compris le passage de J.-J. Rousseau , où il prétend que le poète, qui travaille pour le théâtre , doit suivre l'esprit de son siècle. Cette opinion rentrait parfaitement dans le système de l'auteur, que le théâtre contribue à corrompre les mœurs ; mais ce n'est qu'un paradoxe de plus dans cette violente philippique, à la manière de Platon ; la plus cruelle satire qu'on ait jamais écrite contre les spectacles, et dont on a fait de nos jours une si funeste application ; quoique de deux partis qui peuvent également s'en attribuer les fruits, il fût difficile d'assigner lequel y a pris le plus de part , et que la cause de ce désordre soit encore un mystère. Comment le théâtre suivrait-il l'esprit du siècle , qu'il a devancé dans presque tous ses chefs-d'œuvre , et dont la plupart le trouvaient toujours en arrière de leur maturité, tels que le Misanthrope , Phèdre , Athalie , la Mort de César ? Loin qu'il en soit ainsi, je prétends qu'en aucun genre il n'y a jamais eu de véritable succès qui ne se soit trouvé en opposition avec l'esprit du siècle et qui ne l'ait heurté violemment. S'il en était autrement ne voit-on pas que le théâtre égaré par son guide, sans goût et sans ressort , ne produirait bientôt plus que des ouvrages informes ; et que toujours plus affaibli par les vices croissans de son modèle, il parviendrait enfin à se dénaturer

tellement que la ruine la plus complète en serait la suite. Si ces désordres se reproduisaient avec une égale facilité de la part du siècle, à les suivre et à les imiter; si le goût du public se trouvait parfaitement en harmonie avec la corruption en littérature; c'est ailleurs qu'il faudrait en chercher la cause. Mais ceci nous jetterait dans d'autres digressions; c'est le sujet d'un autre ouvrage que je me propose de publier, et je ne veux pas en avancer le moment.

PERSONNAGES.

DORIMONT.

D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

ÉLIANTE, PUPILLE DE MADAME DE RAINVILLE.

CLITON, FILS DE MADAME DE RAINVILLE.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

LYSIMOND, FERMIER DE DORIMONT.

M. SUBTIL. 20 JY 65

FINETTE, FEMME DE CHAMBRE DE MADAME DE RAINVILLE.

CRISPIN, VALET DE DORIMONT.

LA FLEUR, VALET DE D'HAUTEFARD.

UN DOMESTIQUE.

UN NOTAIRE.

La Scène se passe à la campagne, chez Dorimont.

L'ORIGINAL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

APPROCHE ; est-ce bien toi , qu'à ton air de gaité ,
Pour valet complaisant j'ai moi-même arrêté ?
Oui ; je te reconnais seulement à la guise
De cet habit plaisant qui te singularise.
Ce casque , ce manteau n'ont rien de l'air d'un fat ,
Et je vois que de toi l'on pourra faire état.
Et dis-moi , du dehors confirmant l'espérance ,
L'humeur est-elle , en toi , conforme à l'apparence ?
Il me faut un valet agréable , plaisant ,
Et de qui la gaité me serve en m'amusant.
Je n'aurais point aimé ces valets aux cœurs traitres ,
Dans leur extérieur plus graves que leurs maîtres ;

Gauches, embarrassés, et toujours plats et sots,
Qui, pour nous égayer, n'ont jamais dit deux mots.
De leur humeur chagrine, infectant notre scène,
Ils viennent y bâiller d'une bouche inhumaine;
Et, pleins de ressemblance et plats de vérité,
Dans leur triste bon sens font enfuir la gaité.
Pour moi, moins amoureux d'un travers si commode,
Je tiens à mon plaisir au fond plus qu'à la mode,
Et passant à l'esprit son excès supposé,
Il n'importe comment je veux être amusé.
On ne saurait donner des bornes à la joie,
Et c'est trop sobrement que le ciel nous l'envoie.

CRISPIN.

J'entends, et loin de ceux dont on voit les mépris
D'un valet hébété mettre l'humeur à prix,
Il vous faut dans le monde un valet agréable,
De qui l'air imité n'en est que plus aimable;
Gai, vif, aimant à rire, un petit libertin,
Des beautés du quartier intrépide lutin;
De ceux de qui la ruse, en une de nos pièces,
Met chaque jour à bout les tuteurs et les nièces,
Et dont les quolibets suspects à qui s'endort,
Dans le fond d'une loge éveilleraient un mort.
Oh bien ! si votre humeur a besoin qu'on l'éveille,
Et que cent tours malins vous tirent par l'oreille,
Vous en pourrez tâter si le cœur vous en dit.
Je descends de Scapin, ce fourbe plein d'esprit;
Mon père était Jasmin, mon aïeul Mascarille,
Et depuis si long-temps nourri dans la famille.

Dans le sang des Scapins j'ai si bien profité,
Que je m'en sens le cœur de malice excité;
Enfin, pour vous servir, je suis sans raillerie,
Un véritable et franc valet de comédie.

DORIMONT.

Ton nom ?

CRISPIN.

Crispin.

DORIMONT.

Il est de bonne augure.

CRISPIN.

Oui-dà !

Je veux le rendre encor plus fameux que cela.

DORIMONT.

Il ne tiendra qu'à toi, je le vois sur ta mine.
Crispin, connais ici l'emploi qu'on te destine :
Etre fidèle, sage, empressé, jovial;
T'éloigner de la mode autant que de tout mal;
Fermer aux importuns ma porte quand on sonne :
C'est, je crois, dire assez ne l'ouvrir à personne ;
Au filet, pour ma chasse, à attraper des oiseaux ;
Faire, avec l'eau de puits, monter mes deux jets d'eaux ;
De mon invention tourner deux mécaniques,
Dont j'ai su balancer les forces symétriques,
Et qui toujours, dans l'air, prêtes à se mouvoir,
Sans un levier encor n'ont pas eu ce pouvoir.

Sans que ces soins encor te semblent ridicules ,
Il faut , dans le salon , régler mes deux pendules.
Ne va pas rire , au moins. Du gouvernement las ,
On dit qu'un roi fameux , sans sujets , sans états ,
Passait dans la retraite , à régler trente montres ,
Le temps qu'il épargnait en mille autres rencontres ;
Et qu'enfin son esprit , trompé dans ses desseins ,
Ne parvint à fixer le temps ni les humains.
Je le crois bien , ma foi , dans leurs marches rivales ,
Je n'ai pu voir encor deux pendules égales.
Tu les accorderas , si ton zèle y parvient.
Voilà , dans ton emploi , tout ce qui te convient.
Ah ! je conduis souvent le rabot et la lime ,
Et déroge par fois à ce goût moins sublime ;
Il faut dans l'atelier surveiller mes travaux ;
On te les montrera : c'est là tout. A propos ,
Deux dames , ce matin , sont ici descendues ;
M'ont-elles demandé ?

CRISPIN.

Toutes deux sont venues.

L'une mère , je crois , de celle qui la suit :
L'autre , belle à ravir , et fille , à ce qu'on dit.
Dans leur appartement on les a remisées ;
Mais n'étant au logis d'avance apprivoisées ,
Aucune n'a pris l'air encore en ce moment.
Vous les verrez de reste , et je crois promptement.
L'une des deux paraît.

SCÈNE II.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE.

DORIMONT.

Madame de Rainville!

Soyez la bienvenue.

MADAME DE RAINVILLE.

Enfin, je suis tranquille !

**Me voilà donc chez vous au bout de mes travaux :
De Paris jusqu'ici comptez donc les cahots !
J'ai cru ne voir jamais le bout de mon voyage.
Et puis, pour parvenir jusqu'en ce lieu sauvage ,
Car vous semblez, si loin, logé dans un couvent,
Que de bois ! de détours à voir auparavant !
Vous aviez en Bretagne une terre excellente ,
De plus facile accès, et je crois plus vivante ;
Pour fuir tant d'agrémens, dans ce séjour offerts,
Vous vous êtes ici logé dans les déserts
Bien solitairement.**

DORIMONT.

**Oui, sans doute ! et pour cause.
Dans les longs entretiens qu'ici je me propose ,
Vous saurez quels motifs me font aimer les bois ,
Et des plus éloignés les préférer parfois.
Mais où donc est d'abord votre jeune pupille ?
Ne puis-je enfin la voir ?**

MADAME DE RAINVILLE.

Soyez donc bien tranquille !

Elle est avec Finette en son appartement ,
A prendre , pour paraître , un autre ajustement ;
Bientôt vous la verrez. Enfin je vous l'amène ;
Enfin de votre hymen je viens serrer la chaîne ,
Puisque votre amitié constante , en son ardeur ,
Semble dans cet hymen avoir mis son bonheur.
Mais du sort d'Eliante éclairant votre ivresse ,
Je ne puis , de ses biens vous cacher la détresse.
Par son père , autrefois , remise à mon époux ,
Sa misère hérita d'un accueil assez doux ,
Et des faibles secours d'une main inconnue ,
Sa fortune depuis n'est pas beaucoup accrue :
Pour moi , je ne vois rien dans ses destins gênés ,
Pour briller dans l'éclat du rang que vous tenez.

DORIMONT.

Et loin des préjugés que le monde apprécie ,
Pour moi , j'y vois de biens une source infinie.
Dans le nouveau projet que je veux mettre à bout
De former un hymen qui me convienne en tout.
Eliante est vraiment la femme qu'il faut être
Pour se plier au train où je prétends la mettre ;
Et j'en prétends tirer plus de parti cent fois
Que d'une autre plus riche en bons écus tournois ;
Mais dont j'échangerais , sans beaucoup de scrupules ,
Tous les présents de noce en nombreux ridicules.

Je prétends que chez moi ma femme, pour m'aimer,
Aux soins de sa maison daigne se renfermer ;
Et que, de ses foyers unique ménagère,
A tout autre plaisir elle soit étrangère.
En voyez-vous beaucoup, ainsi que je le veux,
De ces femmes d'honneur, riches de biens, d'aïeux,
Qui, descendant pour nous de la fierté d'altesse,
Veuillent, en un mari, renfermer leur tendresse ?
Leurs vertus, par ma foi, sont bien d'un autre aloi,
Et se mésalliraient par ce vulgaire emploi.

MADAME DE RAINVILLE.

Non, je n'en connais point qui, dans la fleur de l'âge,
Pouvant des biens permis faire un honnête usage,
Exprès dans un mari consente à s'enterrer
Pour fuir tous les plaisirs qu'elle peut espérer.
Peut-être des époux est-ce un tort volontaire
Qui ne saurait souffrir ce qui peut nous déplaire,
Et dont le goût trop bon ne peut se contenter
D'une fidélité qu'il faut violenter.
Mais, mon cher Dorimont, quand je vous considère,
Vous portez un habit bien extraordinaire ?

DORIMONT.

C'est un habit tout fait pour ma commodité,
Et qui, du ton du jour, n'a point l'air apprêté.
Ce chapeau retroussé, suivant ma fantaisie,
Me couvre du soleil ou sert de parapluie ;
Cet habit assez ample, ainsi qu'il me le faut,
Pour un climat changeant fait le froid ou le chaud ;

Dans mes vastes souliers je puis marcher à l'aise,
Sans crainte d'appuyer ainsi que sur la braise.
Enfin, sans me gêner j'ai des différens tems,
Cherché pour m'habiller les divers vêtemens,
Sans regarder beaucoup, pourvu qu'il me convienne,
Si la mode est passée ou n'est point ancienne ,
Ni vouloir , comme un sot, aujourd'hui m'asservir
A l'usage adopté qui demain doit vieillir.
Qu'une jeune moustache aux souris ironiques
Pense faire la barbe à ces vieilles pratiques ,
Et me blâme , pour moi, d'aller ainsi vêtu,
Je me rirai bien plus de ce jeune tondu ,
Et crois que d'un habit qui n'est plus en usage ,
La noble antiquité rajeunit un visage ,
Et donne sous cet air un regard bien plus doux.
Par exemple, quel âge à moi me croyez-vous?

MADAME DE RAINVILLE.

Mais , au moins soixante ans.

DORIMONT.

Je n'en ai pas quarante,

MADAME DE RAINVILLE.

Cet habit vous vieillit, mon cher, de plus de trente.
De plus après ce tort, que j'ai très-bien jugé,
Dans le château, marquis, j'ai trouvé tout changé.
Autrefois, en ces lieux, votre magnificence
Annonçait dans quel rang vous avez pris naissance;

Aujourd'hui j'en ai vu l'accès bien aplani,
Votre cour sans laquais, tout le parc dégarni,
Et pas même un concierge à la porte cochère.

DORIMONT.

Non, ce faste à mes yeux n'était point nécessaire;
A quoi cela sert-il?

MADAME DE RAINVILLE.

Il est vrai.

DORIMONT.

Des valets,
Le nombre quelquefois nuit à nos intérêts.

MADAME DE RAINVILLE.

D'autres en trouveraient le service agréable.

DORIMONT.

A quoi sert d'un grand train l'équipage impayable,
Qu'à nous prêter secours lorsqu'on est sur les bras?

MADAME DE RAINVILLE.

A ce compte, marquis, beaucoup de gens sont las.

DORIMONT.

J'ai renvoyé le mien.

MADAME DE RAINVILLE.

Vous ne pouviez mieux faire.

DORIMONT,

Oh ! j'ai fait en ces lieux une réforme entière.
Dans un vaste château logé trop grandement,
Je ne pouvais tenir dans un appartement,
Je l'ai fait, sans façon, baisser de deux étages,
Et brave la critique à l'abri des orages.
Dans l'insipidité de mes jardins anglais
Lassé de ne plus voir que de tristes bosquets,
En jardins cultivés pour des plaisirs moins fades,
J'ai planté, comme on dit, mes choux et mes salades.
Du château, trop souvent visité des oisifs,
J'ai masqué l'avenue en arbres bien massifs.
Je me trouvais gêné dans une enceinte obscure :
J'ai du parc à l'entour abattu la clôture ;
Et de là, sans façons, avec de bonnes gens,
J'aime à me promener en visitant mes champs.
Enfin je suis en tout, sans crainte qu'on me fronde
Les plaisirs à la mode et les travers du monde,
Et n'attend, croyez-moi, pour le fuir tout-à-fait,
Que l'hymen qui rendra mon retour plus parfait.
Pressez votre Eliante...

MADAME DE RAINVILLE.

Oh, bien plutôt vous-même
Abandonnez, mon cher, ce dangereux système.
Ce projet de retraite, en voulant réussir,
Est un goût, croyez-moi, qui ne saurait tenir ;
Et du soin d'en guérir votre ame insouciante,
On peut s'en reposer sur l'amour d'Eliante.

Elle est aimable, belle, et doit vous inspirer
Un désir bien plus vif que de la séquestrer.

DORIMONT.

C'est ce que nous verrons. Mais, de ce qui vous touche,
Ne pourrai-je obtenir un mot de votre bouche?
Que fait donc votre fils, et que devient Cliton?
Le drôle promettait un fort joli garçon.
Je ne l'ai pas revu, je crois, dès son jeune âge.

MADAME DE RAINVILLE.

J'en suis assez contente; hors d'une humeur sauvage
Qui dénature en lui le meilleur naturel,
Et l'aurais amené sans un tort plus réel.
Il sent pour Eliante une flamme secrète
Et même en est épris jusqu'à perdre la tête.

DORIMONT.

Bon! vous croyez qu'il a ce qu'il faut pour charmer,
Et qu'il trouve aisément l'art de s'en faire aimer?
Sans redouter pour moi l'effet de sa présence,
Vous pouviez l'amener faire ici connaissance.

MADAME DE RAINVILLE.

Mais il peut fort bien plaire et se faire écouter!

DORIMONT.

C'est un don qui, pour moi, n'est pas à redouter.
Mais que veut ce valet?

SCÈNE III.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

De la part de mon maître,
Le marquis d'Hautevard, que vous devez connaître,
Je viens savoir, monsieur, comment vous vous portez.

DORIMONT.

La belle question à me jeter au nez !
Je me porte vraiment le mieux que je puis faire,
Ou, si tu l'aimes mieux, sans ressource étrangère,
Je me porte, ma foi, sur mes jambes. Vraiment,
De tes civilités l'usage est assommant.

LAFLEUR.

A vos bontés, monsieur, mon maître, fort sensible,
Fait demander encor si vous êtes visible.

DORIMONT.

Visible ? Eh oui ! d'accord, pour celui qui m'a vu ;
Ou bien qui, comme toi, me prend au dépourvu.
Allons, sors, et là-bas ne te fais point attendre.

LAFLEUR.

Que lui dire ?

DORIMONT, impatiente, lui donnant un soufflet.

Voilà ce que tu peux lui rendre !

LAFLEUR.

A mon maître, tout chaud, je vais le rapporter.
Le marquis dans sa chaise attend, et va monter.

SCÈNE IV.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE.

DORIMONT.

Je ne saurais souffrir leur sotte impertinence !

MADAME DE RAINVILLE.

Vous l'avez bien payé de son irrévérence.
Vous voyez le marquis ?

DORIMONT.

Il m'accable sans fin
Des visites de cour qu'il me rend en voisin.
Il sait votre arrivée, et vient, d'après l'usage,
Vous présenter aussi son insipide hommage.

SCÈNE V.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD.

Dans l'excès de la joie et du ravissement,
Et de votre arrivée, instruit dans le moment,

Je viens me présenter, madame, à votre vue ;
Honteux que mes respects ne vous aient prévenue !

DORIMONT.

L'ai-je dit ?

D'HAUTEFARD, à *Madame de Rainville*.

Vous ici ! par quelle rareté ?

MADAME DE RAINVILLE.

Mais, vous-même, marquis, par quelle nouveauté ?

D'HAUTEFARD.

Je me viens informer, monsieur, de vos nouvelles.

DORIMONT.

A vous permis, monsieur ; passons ces bagatelles ;
Je sais que sur ce point il faut vous contenter,
Ou bien, jusqu'à demain, s'attendre à disputer.

MADAME DE RAINVILLE.

Le marquis avec moi, sans nulles conséquences,
Nous sommes tous les deux d'intimes connaissances ;
Il m'a fait autrefois fort joliment la cour,
Et m'a de sa constance assuré plus d'un jour.

D'HAUTEFARD.

Et plein comme autrefois de la même tendresse,
Je viens à vos genoux vous le jurer sans cesse.
Le temps n'a point éteint l'éclat de vos attraits
Ni refroidi l'amour dont j'ai senti les traits.

Je n'attendais aussi que l'instant favorable
De vous prouver pour vous de quoi je suis capable.
Mais quel sujet enfin nous rend ici surpris
Et vous a fait quitter si brusquement Paris?

MADAME DE RAINVILLE.

L'espoir d'une union d'Eliaute enviée ,
Cette jeune pupille à mes soins confiée ;
C'est son hymen ici que je viens célébrer ;
L'accueil de Dorimont me le fait espérer.

D'HAUTEFARD.

Ah ! monsieur se marie ! et cette humeur sauvage ,
Ce soin de blâmer tout s'il n'est mis en usage ,
Au sentiment commun ont pu plier son choix ;
Lui , que l'on vit toujours si contraire à ses lois !
Lui ! toujours ennemi de nos travers qu'il fronde ,
Et qui pour les bannir s'est retiré du monde.
Quelque important que soit ce bonheur inoui ,
Et le grand changement qui s'est pu faire en lui ,
Je doute , tout changé que son cœur nous paraisse ,
Que son humeur convienne aux vœux de sa maîtresse.

DORIMONT.

La vôtre , vous croyez , serait plus de son goût !
Et je lui plairais mieux , vous ressemblant en tout.
Ma foi , sans me gêner , je vis à ma manière
Et m'inquiète peu du malheur de déplaire.
Le monde dont surtout vous aimez le fracas ,
Pour moi , je l'avouérai , n'a point autant d'appas ,

Et je ne trouve point de sujet de scandale
A fuir, en l'évitant , les travers qu'il étale.
Je n'ai point à souffrir, m'en tenant dispensé ,
Mille importunités dont je suis offensé,
De ces respects trompeurs que l'usage déploie
Et dont la fausseté fait honte à qui l'emploie.
Je n'ai point à louer quelques attraits vieilliss
Qu'on égale à Vénus parmi nos Adonis;
A suivre avec nos goûts dont le torrent s'écoule
Une mode du jour que s'arrache la foule ,
Et sans pouvoir fixer son caprice nouveau
Etre aujourd'hui sans frac et demain sans manteau.

MADAME DE RAINVILLE, *riant.*

Ah ! ah ! l'excuse est bonne et vraiment impayable !

(*à d'Hautevard.*)

Il ne changera point , il est inébranlable.

DORIMONT, *à Madame de Rainville.*

Ma foi , vous faites bien de vous moquer de lui.

D'HAUTEFARD.

Si l'on se moque , moi, je sais fort bien de qui !
Grondez , emportez-vous , c'est ma foi votre histoire :
Dussiez-vous m'accuser d'avoir trop de mémoire ,
Et de vous dire ici ce qu'on a dit cent fois
Du monde et de ses mœurs, et beaucoup mieux je crois;
Je vous soutiendrai , moi, qu'une estime profonde
Nous doit sans vanité plier au train du monde ,

Et que sans ce conseil un amant en effet
 Peut bien sans s'en douter déplaire à qui lui plaît.
 Que ce n'est qu'avec lui que de la politesse,
 On acquiert une fois le tact et la justesse;
 Qu'il faut, en le voyant, saisir cet agrément
 D'un esprit accompli véritable ornement;
 Plaire au sexe, avec lui déployer ces manières
 Exactes sans fadeur, grandes sans être fières,
 Et dépouiller enfin l'air, le poil hérissé,
 Enveloppe d'un ours ou d'un esprit blessé.
 C'est par là qu'à nos yeux bientôt vous pourrez plaire,
 Et briller dans le rang où l'on vous considère.

DORIMONT.

Et je vous soutiens, moi ! que, sans tant de façons,
 On peut fort bien de plaire avoir quelques raisons !
 A moins de tant de frais être homme et raisonnable,
 Maître au logis !

MADAME DE RAINVILLE, *riant*.

Ah ! ah !

DORIMONT.

N'est-il pas véritable ?
 Dites ; que vous en semble ?

MADAME DE RAINVILLE.

Et mais, le sens commun
 Me range assez pour moi de l'avis de chacun.

Je me trouve fort bien de suivre la routine,
Et je suis de l'avis où le monde domine;
Avec cette ressource on se conduit fort bien.

DORIMONT.

Eh non ; vous dis-je ! non ; sa ressource n'est rien.
J'ai bien étudié le secret de nos âmes,
Et ce n'est point du tout ce qui convient aux femmes.
Un mari sans façon est bien plus tôt leur fait
Qu'un galant petit-maitre, insensé freluquet.
Au reste, vous savez que je vis à ma mode ;
Monsieur peut la trouver peut-être moins commode ;
Il peut rester chez lui ; liberté sur ce point :
Je ne veux point gêner, je ne me gêne point.
Et pour paraître en tout à ce dessein fidelle,
A neuf heures trois quarts une affaire m'appelle ;
J'y cours ; et dès l'abord certain de l'achever,
Dans votre appartement j'irai vous retrouver.
Monsieur, avec plaisir, vous fera compagnie,
Et vous savez son goût pour la cérémonie.

D'HAUTEFARD.

Eh ! venez avec nous.

MADAME DE RAINVILLE.

Revenez promptement.

DORIMONT.

Non, je n'oublierai pas qu'Eliaute m'attend.

SCÈNE VI.

DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

Crispin, quelle heure est-il?

CRISPIN, *regardant une des deux pendules*,

C'est de la matinée,

Neuf heures moins un quart.

DORIMONT, *regardant l'autre pendule.*

L'heure est déjà sonnée

A cette horloge-ci. Règle-là donc; d'abord
Je ne sortirai point qu'elles ne soient d'accord.

Ah! je l'entends qui sonne, et ne puis plus remettre.
Quel temps fait-il?

CRISPIN.

Il pleut.

DORIMONT.

Regarde au baromètre.

CRISPIN.

Voici du changement, il est ma foi très-haut.

DORIMONT.

Maraud! Je savais bien que le temps est fort beau.

SCENE VII.**CRISPIN.**

Oh ! dès qu'au baromètre il faut qu'on s'en rapporte,
Mon maître est à couvert ; il peut pleuvoir, n'importe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLITON, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur Cliton !

CLITON.

Crispin ! eh , mon ami , c'est toi ?
 Par quel heureux hasard te revois-je , dis-moi ?
 Depuis que de chez moi tu quittas le service ,
 Tu dois avoir acquis beaucoup à l'exercice.
 Comme te voilà fait ! bien tourné !

CRISPIN.

Mais vraiment,
 Pas trop mal. J'ai servi , je crois , utilement.
 Un maître m'a chez lui pris pour le faire rire,
 Et servir de bouffon.

CLITON.

Tâche à t'y bien conduire ,
 Le rôle est amusant.

CRISPIN.

Je m'en acquitte bien.

Vous n'étiez pas si gai, monsieur, s'il m'en souvient.
Vous étiez philosophe, et l'humeur socratique
Se gendarmant chez vous contre la sympathique,
Par excès de raison vous m'avez renvoyé;
Plaignant à vous servir un temps mal employé,
Pensant que de ses sens ayant l'apprentissage
Et toute sa raison, ainsi qu'il est d'usage,
Vous ne prétendiez pas qu'un maître eût un valet,
Et trouviez pour un sage un tel meuble indiscret.

CLITON.

Va, crois qu'il n'en est rien, et que quelqu'incartade
Aura plutôt sur toi tourné cette algarade:
Tu n'étais pas d'un sage un prudent conducteur.

CRISPIN.

Tout comme il vous plaira; donnez-vous tout l'honneur.
Mais puis-je au moins savoir quel étrange caprice
Vous fait ici d'un fou rechercher le service;
Et qui peut en ces lieux vous amener?

CLITON.

L'amour.

CRISPIN.

L'amour! Le bel emploi vraiment à votre tour!

CLITON.

Hélas ! je le sais trop ; mais Crispia , comment faire ?
 Dans son aveuglement ma raison persévère.
 J'aime un objet charmant , beau , tendre , préféré ,
 D'un feu que jusqu'ici ma honte a dévoré.
 Ma mère sans égard , aux vœux de ma tendresse ,
 Vient aux droits de l'hymen asservir ma maîtresse :
 A monsieur Dorimont , qui ne la connaît pas ,
 Elle vient sans scrupule immoler tant d'appas.
 J'accours , et de ces lieux j'entreprends le voyage
 Pour l'arracher moi-même à ce dur esclavage.
 Au maître du logis peux-tu me présenter ?
 D'un mérite éclatant on aime à le vanter ;
 On le dit franc , sincère et libre par système ,
 Esprit indépendant et pensant par lui-même ,
 Et fort original.

CRISPIN.

Comme vous , à-peu-près ,
 Hors qu'il est incurable et que vous changerez.
 Je puis facilement vous le faire connaître ,
 Etant comme valet fort bien auprès du maître ,
 Et votre ressemblance et vos autres rapports
 Pouvant auprès de lui servir de passe-ports.
 Il paraît ; laissez-moi vous préparer la voie.

SCÈNE II.**CLITON, DORIMONT, CRISPIN.****DORIMONT.**

Eh bien, qui te fait rire? et quel sujet de joie?...

CRISPIN.

Monsieur...

DORIMONT.

Parleras-tu?

CRISPIN.

Pardonnez l'embarras,

Monsieur...

DORIMONT.

Parleras-tu? ne te tairas-tu pas?

CRISPIN.

Un philosophe, instruit de votre grand mérite,
Pour s'offrir à vos yeux est là qui sollicite.

DORIMONT.

Un philosophe! à moi! Je n'en ai jamais vu.

CRISPIN.

Il prétend cependant vous avoir fort connu,
Et vient pour embrasser votre genre de vie.

DORIMONT.

Il vient pour se régler sur ma philosophie.
Allons, voilà du moins de quoi nous amuser !
Fais-le entrer.

CRISPIN, *bas à Cliton.*

Allons, vous, voilà de quoi jaser !

(*Haut, en montrant Dorimont.*)

C'est là le sage illustre.

SCENE III.

CLITON, DORIMONT.

DORIMONT, *à Crispin qui s'en va.*

Ah ! fripon , tu t'amuses !

CLITON.

De l'incivilité je vous fais mes excuses.
Non , monsieur , à coup sûr il ne vous trompe point ;
Mon désir de vous voir l'excuse sur ce point.
Excité par le bruit de votre renommée
Ce désir fut l'objet de mon âme charmée.
De grâce , en ma faveur, excusez un brutal.
Je sais que l'on vous tient pour un original ,
Un homme en traits plaisans à vous passer vous-même,
Et de qui pour cela je fais un cas extrême.

DORIMONT.

De vos respects, monsieur, certes l'hommage est beau !

Et pour vous excuser le détour est nouveau.
Qui, moi ! d'original vous me traitez en face ?

CLITON.

Où, monsieur ! je le fais ; et crois vous faire grâce :
Et plus à cet honneur vous voulez résister,
Plus d'homme singulier je prétends vous traiter.
Quoi ! ne vous voit-on pas jaloux de cet hommage,
D'un sage consommé faire le personnage ;
Et n'admettant pour loi que l'exacte raison ,
A nos goûts approuvés fermer votre maison ,
Et vivre dans le monde en parfait solitaire ,
Des erreurs de son siècle exilé volontaire ?
Que dis-je ? A cet habit grotesquement tourné ,
A défaut d'autre indice , on vous eût deviné.
Allons , convenez-en ; par pure modestie ,
Vous refusez , monsieur , d'être de la partie ,
Quand je vous mets au rang de nos originaux ,
En homme revenu de nos communs défauts.

DORIMONT, *d part.*

Voilà sans doute un fou qui nous apprête à rire !
Et qu'il faut se garder surtout de contredire.

(*Haut.*)

Ma foi , dans ma façon d'agir , de me vêtir ,
Si du travers public j'aime à me garantir ,
Ce n'est pas , croyez-moi , le fruit d'aucun système ;
Ce que j'en fais , monsieur , ce n'est que pour moi-même ;
Et je suis le caprice et ma commodité ,
Sans prétendre aux honneurs de la célébrité.

Mais bien plus propre au ton que ce rôle regarde,
 Vous me paraissez, vous, d'une humeur bien gaillarde ;
 Et si, d'après cela, je ne juge pas mal ,
 Vous me semblez vous-même assez original.

CLITON.

Trouvez-vous ? quelque peu. Du moins si l'apparence
 Est, de tous mes efforts, l'exacte ressemblance.
 Dès mes plus jeunes ans de ce titre jaloux,
 Je fis, de l'obtenir, mes plaisirs les plus doux.
 Quelle gloire ! en bravant la clameur populaire,
 De s'élever sans crainte au-dessus du vulgaire.
 L'originalité, ce titre tant blâmé,
 Du monde, qu'il diffame, ennemi diffamé,
 Est en effet l'honneur de l'homme de mérite.
 Affranchi de l'erreur que la mode a prescrite,
 N'ayant que la raison pour son unique frein,
 Et de ses volontés arbitre souverain,
 Il fait ce qui lui plaît, fuit tout ce qu'il condamne,
 Est de la vérité le miroir et l'organe ;
 De sa conduite alors prêt à le censurer,
 Le critique jaloux ne peut que l'admirer :
 Répandu dans le monde, ou vivant solitaire,
 De ses goûts son caprice est l'excuse ordinaire :
 Et d'un habit grotesque allât-il revêtu,
 Pour le faire excuser il suffit qu'il l'ait eu.

DORIMONT.

C'est bien dit ! oui, vraiment ; un tel discours me charme,
 Et sur votre début m'assure et me désarme.

Monsieur le philosophe, eh bien ! pour vous servir,
A quoi d'heureux pour vous puis-je ici réussir ?

CLITON.

Il me suffit, d'abord, d'obtenir l'avantage
D'écouter les leçons et les discours d'un sage ;
Ensuite en ma faveur, vous voudrez vous prêter,
Sur un besoin pressant que j'ai de consulter.
Pour mieux juger du fait qu'ici je vous expose
Pensez que ce soit vous que regarde la chose ;
Et pour rendre un conseil à porter quelque fruit,
Supposez-vous ici celui dont il s'agit.
Un vieux fou, car enfin faut-il que je le nomme,
Un vieil original, au fond assez bonhomme,
Mais fort rébarbatif, se déclare amoureux ;
Et se prétend lier à l'objet de ses feux.
Pour s'opposer aux vœux de son âme charmée
D'un rival moins heureux sa maîtresse est aimée,
D'un jeune philosophe, amoureux il est vrai,
Mais très-honteux de l'être, aimant contre son gré.
Sur un frivole espoir, qui, sans doute, l'égare,
Sa chimère sourit à notre amant bizarre ;
Mais il ne saurait plaire, et s'en va tout de bon
A la philosophie attirer quelqu'affront.
Quel est en tout ceci le rôle du jeune homme ?
Cédera-t-il sa place au sage qu'on renomme ;
Ou bien, me direz-vous si notre original
Pourra forcer la main à son jeune rival ;
S'exposant dans des nœuds dont il voit l'importance
Au revers qui doit suivre une telle imprudence ?

En vieillard amoureux d'une jeune beauté,
Jouant d'époux caduc le rôle redouté;
Délaissant en un jour, après tant d'étalage,
Le fastueux renom et le titre de sage.
Songez que sur ce trait, du moins sensé des fous,
Vous allez prononcer pour lui comme pour vous.

DORIMONT.

Eh bien ! donc, sur ce point d'un démêlé comique,
Mon avis, puisqu'enfin il faut que je m'explique,
Est qu'au plus vieux des deux, par singularité,
Doit échoir le bonheur de plaire à la beauté.
Et ma foi, je vous plains dans cette conjoncture,
Si c'est vous que regarde une telle aventure.
Votre vieillard le peut emporter sur l'amant,
Et je suis, moi, tenez, au point d'en faire autant.
J'obtiens par préférence une jeune héritière
Que convoite un amant qui ne s'en doute guère ;
Ou du moins je le crois : car, par un trait fatal,
Je ne connais encor maîtresse ni rival ;
Mais j'entends vous prier d'assister à mes noces.

CLITON.

L'avantage, pour moi, serait des plus précoces.

DORIMONT.

Non point ; je vous retiens. L'originalité,
Le tour de votre esprit, m'ont d'avance enchanté.
Cet heureux caractère est de très-bon augure,
Et je veux vous offrir moi-même à ma future.

SCÈNE IV.**CLITON.**

Je vois à qui, d'avance, il veut me présenter.
Me devinerait-il ; et croit-il plaisanter ?
Voilà donc cet ami, ce philosophe austère
Dont on m'avait vanté l'étonnant caractère ;
Que j'espérais trouver sensible à mon malheur ,
Et dans mon abandon toucher en ma faveur ?
Ce n'est qu'une âme aride, insensible, intraitable,
Et d'élévation tout-à-fait incapable.
Je n'en obtiendrai point ce que j'ai cru de lui
Et dois près d'Eliante avoir un autre appui.

SCÈNE V.**CLITON, FINETTE.****CLITON.**

Finette ici, déjà !

FINETTE.

Monsieur, eh quoi ! vous-même,
Arriver comme nous ? ma surprise est extrême.

CLITON.

Il est vrai ; sur vos pas je suis vite accouru.
Eh bien, ce mariage est-il enfin conclu ?

FINETTE.

Mais, bientôt.

CLITON.

Ah, peut-être ! il faut voir cet oracle ;
Et tel que tu me vois, je viens y mettre obstacle.

FINETTE.

Vous ?

CLITON.

Ah, vois le tourment dont je suis agité !
A peine au logis, seul, me suis-je vu quitté,
Je n'ai pu sans souffrir une douleur cuisante,
Supporter la rigueur du départ d'Eliante.
Aux regrets, au dépit et même au repentir,
J'ai bien vu quel amour elle m'a fait sentir.
C'est un feu violent dont je ne suis pas maître.
Il renaît de sa cendre, il s'éteint pour renaître.
De quels traits en fuyant l'amour m'a-t-il blessé !
A peine a-t-il parlé, je n'ai pas balancé ;
Il ne me reste plus qu'un espoir bien précaire,
Et je viens rompre ici l'hymen qui m'est contraire.

FINETTE.

Peste ! quelle démarche, et quel empressement !
Quels transports nous cachait ce doux tempérament !
Pour un sage, un Caton, que j'ai vu si paisible,
Certes, c'est nous montrer une noirceur horrible.

Comment, de votre part, s'attendre à de tels coups?
Sur ce pied-là plus tôt que ne nous parliez-vous?
On s'arrange, ou du moins on se met en défense.
Depuis un si long-temps de pleine connaissance,
Jamais de votre part un soupir amoureux
N'a fait connaître encor le sujet de vos feux.

CLITON.

Que veux-tu? j'en conviens. C'est mon humeursauvage,
Qui toujours en chemin m'a fait perdre courage.
Et depuis tout le temps qu'elle me fait brûler,
Je suis, de mon amour, encor à lui parler.
Sa présence m'impose, et si je m'en irrite,
Aussitôt d'un regard elle me met en fuite.
J'ai résolu cent fois d'en hasarder le mot:
Après mon plan formé j'étais encor plus sot.
Je la quitte, étonné de mon étourderie,
Lorsqu'enfin fatigué de tant de gaucherie,
J'ai réduit ma tendresse à soupirer tout bas.
Heureux, en me taisant, d'admirer ses appas!
Qui sait même aujourd'hui si je pourrai lui plaire?
Si mon amour sera ce que je prétends faire?
Si son orgueil verra, sans en être irrité,
Et ma sauvagerie, et ma timidité?

FINETTE.

Il faut voir. Pourquoi non? la balle en est lancée,
Ne quittons point le jeu qu'on ne l'ait ramassée.
De vos succès, d'ailleurs, je forme un autre espoir
Qu'à votre modestie il ne convient d'avoir;

Et la timidité qui vous semble effroyable ,
N'est pas , à le bien prendre , un défaut incurable ,
En un amant novice elle peut réussir,
Et c'est un mal souvent qu'on se plaît à guérir.

CLITON.

Ainsi je plairai donc ! et sur sa bienvenue
Puis-je , par tes conseils , avoir une entrevue ?

FINETTE.

Pour vous la procurer, je ne veux que du temps.
Vous connaissez , d'ailleurs , le maître de céans ?

CLITON.

Assez , pour en juger ; si c'est là le connaître
Que de le croire fou tout autant qu'on peut l'être.

FINETTE.

Oh ! ce n'est pas ici qu'il nous le faut prouver.
Allez , dans peu d'instans venez me retrouver ,
Et jusqu'à ce moment gardez qu'on ne vous voie !

CLITON , *voulant embrasser Finette.*

Ah ! permets à mon cœur de te montrer sa joie.

FINETTE.

On vient ; sortez.

SCENE VI.

**MADAME DE RAINVILLE, D'HAUTEFARD,
FINETTE.**

MADAME DE RAINVILLE.

Non point, marquis ! laissons cela.

D'HAUTEFARD.

Non ; je vous dois lasser de ces vérités-là ?

MADAME DE RAINVILLE.

De quoi ?

D'HAUTEFARD.

Que ma tendresse est un sincère hommage ;
Que loin de s'affaiblir elle croît avec l'âge :
Et que quand vous voudrez, par le plus tendre nœud ,
Je vous veux à l'autel confirmer cet aveu.

MADAME DE RAINVILLE.

Oh ! vous vous amusez de toutes ces fleurettes,
Et vous faites un jeu des sermens que vous faites.
Mais pour un autre temps laissons cet examen ,
L'hymen de ma pupille est mon unique hymen.
Où donc est-elle ?

FINETTE.

Eh ! mais, à s'ennuyer, je pense.

Et je vais....

MADAME DE RAINVILLE.

Attendez ! c'est trop de diligence.

Cet hymen , aujourd'hui , fait tout mon embarras ,
Et j'appréhende fort qu'il ne s'achève pas.
Dans ses façons d'agir, notre ami fait paraître
Des singularités que je n'ai pu connaître.
Du désir dans son cœur peut naître le dégoût ,
Et je vais le presser sans y tenir beaucoup.

SCENE VII.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD, FINETTE.

DORIMONT.

Vous voici ! nous allons faire enfin connaissance.

MADAME DE RAINVILLE.

Vraiment ! vous avez fait une bien longue absence.

DORIMONT.

Oh ! j'entends que chez moi l'on vive en liberté ;
Et je donne l'exemple.

MADAME DE RAINVILLE.

Eh bien ! sans vanité,

Vous avez vu les traits de votre prétendue ?
Comment la trouvez-vous ?

DORIMONT.

Mais, je ne l'ai point vue.

D'HAUTEFARD.

Quelle preuve d'amour ! et quel empressement !

MADAME DE RAINVILLE.

(*A Dorimont.*)

Il est vrai ! vous allez la voir dans un moment,
Et voudrez, sans détour répondre à ma demande,

(*A Finette.*)

Pour fixer votre hymen. Qu'Eliante descende.

SCENE VIII.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD.

DORIMONT.

Bon ! nous reparlerons d'amour en temps et lieu.
Raisonnons d'autre chose, et dites-nous un peu
S'il est dans l'univers un séjour plus tranquille !
Un maître plus heureux ! un plus aimable asyle !

D'HAUTEFARD.

Il n'y manquerait rien , sans le ton singulier
Qui donne à tous ces lieux un air irrégulier :

Et qui dans un séjour, où d'ailleurs tout abonde,
 Porte un air de détresse et de gêne profonde.
 On s'y croirait jeté dans un pays perdu,
 Où l'on ne connaît rien de tout ce qu'on a vu.
 Quoi ! pouvez-vous ainsi de toute bienséance,
 Voir violer chez vous les lois et la décence ?
 Me direz-vous pourquoi, d'une illustre maison,
 Le toit s'est vu changer en un mince donjon ?
 Pourquoi, dans votre cour, ces laquais sans livrée,
 Montrant de vos habits leur bassesse honorée ;
 A leur tête un Pasquin au rang de vos amis,
 D'un bouffon, pour vous plaire, empruntant les lazis,
 Qui chez vous de plaisant improvisant le rôle,
 Nous rend tous les fripons formés à son école ?
 Est-ce tout ce qu'ici l'on pourrait bien siffler ?
 Ma foi, non....

DORIMONT.

Oh ! monsieur, qui pour nous quereller,
 Ici, de vos grands airs, déployant l'élégance,
 Faites à nos dépens briller votre éloquence :
 Je vous soutiendrai, moi ! qu'on y vit comme ailleurs,
 Et qu'on peut sur ce ton conjurer les railleurs.
 On y fait ce qu'on veut : sans règle ni mesure
 On y dort, mange, boit autant que le jour dure ;
 Hors le soir, qu'un repas mieux conditionné,
 A l'heure du souper nous rassemble à dîner.
 Et des dinés, je crois, la nouvelle méthode,
 Vaut certes vos soupés à l'ancienne mode ;

Enfin l'on fait ici sans bruit, sans envieux,
Ce qu'ailleurs, croyez-moi, l'on ne ferait pas mieux.
Et si pour quelque tort j'attends de l'indulgence,
C'est envers la beauté ma longue négligence.
Eliante, sans doute, a droit de s'offenser,
Que si tard de la voir on se puisse empresser.
Si long-temps loin de nous qu'est-ce donc qui l'arrête?

MADAME DE RAINVILLE.

Sans doute, pour vous plaire, elle est à sa toilette.

DORIMONT.

Pourquoi donc? en faut-il pour parer la beauté?
La nature! il suffit, et la simplicité!

MADAME DE RAINVILLE.

Mais enfin, la voici!

SCENE IX.

DORIMONT, ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD.

DORIMONT.

Comme elle est rayonnante!

D'HAUTEFARD.

On ne saurait plus belle!

DORIMONT.

Elle est, ma foi, charmante!

Quel teint ! quel coloris ! quelle fraîcheur voilà !
Oh ! c'est un vrai trésor que vous me gardiez là !

(*A Eliante.*)

Mademoiselle, il faut, avec quelque indulgence,
Excuser la lenteur de mon impatience.

MADAME DE RAINVILLE.

C'est monsieur qui veut bien être votre mari.
Je crois, sur cet hymen, votre esprit affermi.

ÉLIANTE.

J'obéirai, madame.

MADAME DE RAINVILLE.

Et j'en serai charmée !

(*A Dorimont.*)

Vous voyez, tout s'arrange. Elle est sage, formée,
Mademoiselle parle avec beaucoup d'esprit ;
Et met surtout un sens à tout ce qu'elle dit !

ÉLIANTE.

Moi ! madame, est-ce un trait qu'il faut que je m'applique ?

MADAME DE RAINVILLE.

(*A Dorimont.*)

(*A d'Hautevard.*)

Vous en pourrez juger. Faites qu'elle s'explique.

D'HAUTEFARD.

Mademoiselle a pu s'éloigner de Paris
Et quitter le séjour des plaisirs et des ris :

Paris, où des salons le tumulte et l'ivresse
De cent succès nouveaux flattaient votre jeunesse;
Où le charme, entraînant des curiosités,
Succède au mouvement de vos sociétés,
Bals, spectacles, concerts; où des modes nouvelles
Le prisme chaque jour varie autour des belles;
Où le sexe, embelli de ce charme flatteur,
De cent objets charmans en est plus enchanteur.
Insensible aux attraits d'un monde trop aimable,
Vous y laissez sans doute un vide irréparable.

ÉLIANTE.

A ces plaisirs, monsieur, je prends peu d'intérêt.
Qui croirait me séduire à leur charme indiscret
Par ces frivolités ne peut me satisfaire,
Et m'en parler n'est pas le moyen de me plaire.

DORIMONT, *a d'Hautefard.*

Qui diable de langage aussi tenez-vous là?
N'est-on donc, je vous prie, heureux qu'à l'Opéra;
Et sans tout cet encens dont votre esprit l'enivre,
Loin du beau monde enfin ne saurait-on plus vivre?

(*A Eliante.*)

Mademoiselle, allez, j'estime la candeur
Dont la sincérité m'explique votre cœur,
Et quand je le pourrai je veux la satisfaire
En époux pour cela digne qu'on le préfère;
Oui, loin du monde ici je veux vous séquestrer,
Et de tous faux plaisirs à loisir vous sevrer.

ÉLIANTE.

Ainsi qu'une conduite indiscrete et légère ,
 Je blâmerais , monsieur , une retraite entière
 Qui voudrait m'arracher , dans sa sévérité ,
 Aux plaisirs les plus doux de la société.
 Egale en son humeur , la vertu moins sauvage
 Ainsi qu'un air trop libre évite l'esclavage.
 Elle a dans ses désirs des bornes , je le sais ,
 Et le sage est toujours ennemi des excès.
(Elle laisse tomber son éventail.)

DORIMONT.

Voilà votre éventail en tombant qui se casse.
 Laissez-le moi , je veux vous le remettre en place.
 Si votre montre aussi vient à se déranger
 Je puis la rétablir comme votre horloger.

D'HAUTEFARD.

Quelle enfance ! eh bon Dieu ! pour vous occuper d'elle
 Songez ce que de vous attend mademoiselle ,
 Et laissez réparer la montre et l'éventail
 Au modeste ouvrier chargé de ce travail.

DORIMONT.

Pourquoi donc ? Ce travail n'a pour moi rien de triste ;
 Et je suis , quand je veux , tourneur , graveur , artiste ,
 Maçon même. J'élève ici de ma façon ,
 Et je veux pour ma part rétablir ce salon.
 Jugez-en. De la porte à cette cheminée ;
 Car ma vue à ce point veut se tenir bornée ,

Du regard du causeur qui , le dos bien assis ,
 Veut se chauffer l'hiver sans se sentir transi.
 De cette place donc à la porte voisine ,
 Par douze pas au moins à peine on s'achemine.
 C'est mettre trop de temps pour aller et venir ;
 Je le retranche donc ; et veux me retenir
 En un carré parfait. Calculons chaque place.
 Qu'ai-je besoin au fond ici de plus d'espace ?
 Jusques à six, je crois, cela peut arriver.
 Il suffit qu'aisément on les puisse trouver.
 Supposons que chacune ait ceci de surface :

*(Il tire un instrument à toiser de sa poche ,
 et s'en sert pour mesurer , en arpentant
 son salon.)*

Un, deux, trois ; je les ai. *(Il applique sa mesure sur Éliante.)*

Vous permettez de grâce.

Mademoiselle encor peut passer par dessus ;
 Elle pourrait tenir entre dix doigts au plus.
 Vous riez. Et les jeux : mail , bague , escarpolette ,
Montagnes ; j'en invente à vous rompre la tête.
 D'un mouvement rapide , à l'autre extrémité ,
 D'un mont à l'autre mont vous êtes emporté ;
 Essayez-en. Ma foi vous en serez bien aise.
 Il ne faut pas pourtant s'endormir sur sa chaise
 Ou , du moindre revers renversé sur le coup ,
 On s'expose tout net à se casser le cou.

D'HAUTEFARD.

Il est original !

DORIMONT.

Voilà de vos sornettes !

Dès qu'on est pas, monsieur, fait ainsi que vous l'êtes.
Original ! vraiment , c'est ce qu'ils disent tous.
Tout-à-l'heure , un plaisant qui pense comme vous
Est venu me trouver et d'un air plein d'astuce ,
A toute force encor voulait que je le fusse ;
Comme de son côté ce monsieur l'est aussi ,
De manière à pouvoir me tirer de souci ,
Je l'ai dans la maison retenu pour huitaine ,
Et pour vous amuser je veux qu'on vous l'amène.

D'HAUTEFARD.

Ah ! pour témoin du fait vous l'avez arrêté ?
Il faut que sur-le-champ il vous soit confronté.

DORIMONT.

Sans doute ; en attendant allons voir mes *montagnes*.
Tu viens aussi, marquis, et tu nous accompagnes.

SCENE X.

FINETTE.

Mademoiselle sort avant que , tout de bon ,
J'aie osé lui parler de l'amour de Cliton.
Ah ! le marquis les quitte et revient pour affaire.

SCENE XI.**D'HAUTEFARD , FINETTE.****FINETTE**, *à part.*

Que veut-il donc me dire, et pourquoi ce mystère?

D'HAUTEFARD.

Finette !

FINETTE.

Eh ?

D'HAUTEFARD.

Un baiser.

FINETTE.

Non.

D'HAUTEFARD.

Ta main.

FINETTE.

Non. J'entends

Madame qui revient.

D'HAUTEFARD, *embarrassé.*

Écoute !

FINETTE.

Eh bien ?

D'HAUTEFARD, *allant vers la porte.*

Attends.

(Revenant.)

Finette ! ici peut-on te parler, ma princesse ?

Tu connais mon amour pour ta vieille maîtresse ?

Et sais, depuis quel temps , constant à l'adorer ,
Je pousse les soupirs qu'elle peut m'inspirer.
Je fais depuis trois ans flamme et feu devant elle;
Mais ce n'est pas non plus une flamme éternelle.
Je viens de rencontrer sa nièce sur mes pas;
Et ma foi, j'avou'rai qu'elle a beaucoup d'appas.

FINETTE.

Et sur cet aperçu, guéri de votre ivresse ,
Vous quittez, je le vois, la tante pour la nièce?

D'HAUTEFARD.

Cela se doit. De plus : par un tort sans égal,
On la marie encor à cet original,
Au triste Dorimont, qui n'a rien pour lui plaire.

FINETTE.

Et dans cet abandon, vous rendant nécessaire,
Pour la mieux obliger vous trompez votre ami.

D'HAUTEFARD.

C'est le train, vois-tu bien, des hommes d'aujourd'hui.
Que ferait un bourru d'une femme charmante?
C'est à nous qu'il convient de fixer une amante;
A nous qu'échoit le don de primer en amour,
Et de cueillir la fleur de la plus fine cour.
Eh! dis-moi? Par les soins que le cœur te conseille,
Puis-je obtenir de toi cette rare merveille?

FINETTE.

Pourquoi non?

D'HAUTEFARD.

C'est bien dit ; sur toi je puis compter.
Adieu donc ; plus long-temps je ne puis m'arrêter ;
Mais sois sûre des soins dont je pairai ton zèle
Et dis-m'en sur parole encor cette nouvelle ?
Qu'est-ce que ce jeune homme , arrivé d'aujourd'hui
Chez monsieur Dorimont et qui doit être ici ?

FINETTE.

Eh ! qui sait ? Un rival peut-être fort à craindre.
Je ne pourrais au fond fort bien vous le dépeindre ,
Ni vous dire non plus s'il est fort amoureux ;
Mais au premier abord je le crois dangereux.

D'HAUTEFARD.

Dangereux ! Et son nom ?

FINETTE.

Je ne puis vous le dire.

D'HAUTEFARD.

Serais-tu par hazard d'accord pour l'introduire ?
Friponne, en nous servant, prends garde de broncher !
Car tout va se savoir et l'on le fait chercher.

SCENE XII.

FINETTE.

Cherche ; tu trouveras ce que tu n'attends guère :
Et je te réponds, moi, du sort le plus contraire.

SCÈNE XIII.

CLITON, FINETTE.

CLITON.

Eh bien! que m'apprends-tu? Dis; suis-je assez heureux?
As-tu pu rencontrer cet objet de mes vœux;
Et l'as-tu disposée à se montrer sensible?

FINETTE.

Eh, mon Dieu! Sur ceci sèyez donc bien paisible.
Tout vient à point, dit-on, qui sait attendre assez,
Et vos succès, par moi, vous seront annoncés.
Je n'ai pu l'aborder pour en avoir réponse;
Mais voici du nouveau qu'il faut qu'on vous annonce:
Le marquis d'Hautevard devient votre rival,
Veut se pousser près d'elle en vous mettant à mal
Et vient de me charger de cette double affaire.

CLITON.

Ce marquis si couru, cet ami de ma mère?

FINETTE.

Ami de Dorimont! C'est l'usage aujourd'hui
Chez les gens du bel air, de tromper un ami.

CLITON.

Hélas! je suis perdu: je vois la différence
D'un rival si brillant à mon insuffisance.

FINETTE.

Lui! vous le croyez tel parce qu'il est usé,
Et du siècle passé le héros méprisé.

Allez, ne craignez rien; je connais Eliante,
Et ne crois pas pour lui son ardeur si pressante.
Si vous êtes plus jeune, elle n'est plus enfant;
Et saura distinguer son insipide amant,
D'un jeune amant tout frais, occupé d'elle seule;
Et qui n'a point conté fleurette à son aïeule.
De plus autre nouvelle ! Il vous faut dérober
A l'œil de Dorimont sur vous prêt à tomber,
Et qui, sans hésiter, vous livre à votre mère.

CLITON.

Autre embarras !

FINETTE.

Pourquoi ? Voyez la belle affaire !
N'avez-vous donc personne ici pour vous servir ?

CLITON.

Si ; Crispin, un valet y pourra réussir :
Il fut à mon service.

FINETTE.

Employez son adresse,
Lorsque je vais agir auprès de ma maîtresse.
Crispin et moi, monsieur, feront votre bonheur.

CLITON.

Et je vais m'employer au vôtre de bon cœur.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORIMONT.

A combien de revers le mariage expose,
Que ne voit pas celui qui se peint tout en rose ;
Et qu'un époux commode a souvent acheté
Le précieux honneur des nœuds de la beauté !
Eliante est vraiment une femme admirable ;
Spirituelle , sage , et belle autant qu'aimable !
Mais en formant ces nœuds ne m'exposé-je pas
Aux dangers trop connus qui suivent tant d'appas,
Et ne forcé-je pas ma passion jalouse
A choisir pour autrui la femme que j'épouse ?
Ma foi , spirituelle , et belle si l'on veut ,
Je ne saurais former un si dangereux nœud !
Accordons cependant , avec ma résistance ,
Le violent amour dont je sens la puissance :
Et pour reprendre haleine en cet étrange état ,
Voyons ce que m'écrit ici mon avocat.

(Il décachette une lettre , et lit.)

- Vous ne sauriez avoir une meilleure affaire ,
- De vos deux cents louis j'aurai la somme entière :

» Mais votre débiteur ne pouvant s'accorder
 » Sur ce droit bien acquis il vous faudra plaider. »
 Plaider ! oh ! la ressource est des plus misérables :
 A cet homme endurci , ce juif à tous les diables ,
 Qui prétend m'exposer à cet outrage-là ,
 Plutôt que de plaider, voici qui répondra !

(Il s'approche d'une table, et écrit)

« Puisqu'on ne peut de vous obtenir de justice ,
 » Et qu'il vous faut poursuivre en plaideur obstiné ,
 » Sur vos refus déjà je me tiens condamné ;
 » Et vous pouvez garder, j'en fais le sacrifice ,
 » Ce qu'un droit contesté ne vous eût pas donné. »

SCÈNE II.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE.

MADAME DE RAINVILLE.

Peut-on , sans vous gêner, percer votre retraite ?
 Saurai-je à quel dessein votre âme enfin s'arrête ?
 Vous avez pu juger mon Eliante à fond :
 Etes-vous satisfait, et l'épousez-vous ?

DORIMONT.

Non.

Et si vous permettez nous attendrons encore.

MADAME DE RAINVILLE.

Vous m'étonnez. D'où vient ce dessein que j'ignore ?
 Quoi ! vous déplairait-elle ! est-ce un point sérieux ?

DORIMONT.

Non, ce n'est point cela ; j'en suis fort amoureux :

Mais un défaut lui nuit : c'est qu'elle est trop jolie
Pour que , de l'épouser, je fasse la folie.

MADAME DE RAINVILLE.

Si ce n'est que cela , le malheur n'est pas grand,
Et vous ne tiendrez pas contre ce sentiment.

DORIMONT.

Non ; c'est sans plaisanter que je la trouve telle ,
Et sérieusement je suis fâché contr'elle.
A quel malheur souvent n'est donc pas exposé ,
D'une jeune beauté , l'époux mal avisé ?
Quel ennui de tenir d'une main maladroite
Un jeune objet volage et que chacun convoite ;
Et de le voir fixer, les regards éblouis ,
De cent adorateurs que ses yeux ont séduits !
Ma foi, beaucoup je crois m'en diraient des nouvelles,
Pour avoir désiré leurs épouses trop belles.

MADAME DE RAINVILLE.

Je ne vous comprends pas : l'objet de vos refus ,
C'est sa beauté ?

DORIMONT.

J'ai pris mon parti là-dessus ;
Et je n'épouserai que sur bonne assurance.

MADAME DE RAINVILLE.

En ce cas , je venais former votre alliance ;
Mais vous trouverez bon que je parte à l'instant.

*

DORIMONT.

Eh quoi ! sans me laisser respirer un moment ?
Attendez que , du moins , mon esprit se décide ,
Et laissez-moi former un jugement solide.

MADAME DE RAINVILLE.

Non point. Vous acceptez ou rompez d'aujourd'hui
Et terminez d'un mot ce doute et mon ennui.
Aussi bien vous montrez , s'il faut que je le dise ,
Des singularités dont je suis fort surprise ,
Et nous faites paraître , en raisonnant de tout ,
Comme dans vos desseins , l'erreur de votre goût.
Mais quoi ! sur ce sujet faut-il que je vous gronde ,
Lorsque , trop aisément , il faut qu'on vous confonde ?
Adieu. Vous allez voir Eliante bientôt :
Décidez , choisissez : c'est votre dernier mot.
Elle est belle , jolie ; elle a l'art de vous plaire ;
Je laisse à ses attraits terminer cette guerre.
Trop aisément sans doute elle va vous charmer ;
Et pour elle servir , vous-même , à vous armer.

SCÈNE III.

DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT, *cachetant la lettre qu'il vient d'écrire.*

Holà , quelqu'un ! Crispin ! qu'on porte cette lettre ;
Qu'on ferme tout ici : logis , porte , fenêtre ;

Que personne ne vienne y tomber par hazard,
Et qu'on ferme surtout la porte à d'Hautebard.

(Crispin sort.)

Aussi bien c'est lui seul de qui je me défie
Depuis que par l'amour mon âme est éclaircie;
Et de ces damoiseaux le jargon douxereux
Auprès d'une maîtresse est toujours dangereux.
Éliante vient donc ici pour nous réduire ?
Qu'elle vienne. Attendons et laissons-nous séduire.

SCÈNE IV.

DORIMONT, ÉLIANTE.

DORIMONT.

Vous voici ! je puis donc saluer vos attraits !
Quel plaisir c'est pour moi de contempler ces traits !
Cette grâce parfaite ; et de pouvoir vous dire
La joie et les respects dont je ressens l'empire !
Jamais amour plus vif n'admira tant d'appas !
D'honneur ! vous m'en croirez , je ne vous flatte pas.
Et vous, commencez-vous à vous rendre plus sage ,
A prendre en ma faveur l'esprit du mariage ?
Ça, m'aimez-vous un peu ?

ÉLIANTE.

Si je vous aime , moi ?
Je n'ai pas eu le temps d'en bien juger , je croi !

DORIMONT.

Allez , ne craignez-rien ; cela viendra de reste.

ÉLIANTE.

Je n'y contredis point , monsieur , je vous l'atteste ;
Et je souhaite fort que cela vienne.

DORIMONT.

Or sus ,
Pour s'en mieux assurer je ne vous quitte plus.

ÉLIANTE.

C'est prendre assurément une peine inutile.

DORIMONT.

Non ; l'amour veut des soins ; aux champs et par la ville
Je vous suis en tout lieu. Le monde est un grand bois
Où les cœurs bien unis , divisés quelquefois ,
Par des brigands de nuit sont livrés au pillage.
Contre ce vaste écueil combien ont fait naufrage !
Bals , diners , comédie et cent plaisirs maudits ,
Comme lieux dangereux vous seront interdits.

ÉLIANTE.

Mais le monde , Monsieur , a des plaisirs honnêtes
Qui ne sont pas non plus ainsi que vous les faites.
Quoi ! vouloir m'en priver ?

DORIMONT.

Dans un petit réduit
 Nous vivons retirés, loin du monde et du bruit.
 De nous seuls occupés, là, nul soin, nulle affaire,
 Du plaisir de nous voir rien ne vient nous distraire ;
 Et de vos seuls attraits amusé tout le jour,
 Je puis passer ma vie à vous faire ma cour.
 Vous-même, intéressée aux soins de la campagne,
 Là, de tous les plaisirs le goût vous accompagne.

ÉLIANTE.

Passes pour la campagne. On peut s'accoutumer
 Aux soins que vous prendrez de nous la faire aimer.

DORIMONT.

Des ornemens des arts, des talens difficiles,
 Je sais apprécier les ressources futiles ;
 Vous vous en passerez, car j'y mets peu de prix.
 En meubles, diamans, en ornemens choisis,
 La mode n'est le fait que des petites âmes....

ÉLIANTE.

Vous pensez ?

DORIMONT.

Je le sais ; je connais bien les femmes.
 Retranchant de vos goûts tout frivole ornement,
 Vous pourrez, à mes yeux, vous montrer simplement.

ÉLIANTE.

Vous avez bien trouvé le secret de me plaire !

DORIMONT.

Sans doute. Un habit simple, une taille légère ,
Que vous faut-il de plus ? En revanche , un cadeau
Vous attend dans un goût difficile et nouveau :
C'est un habit complet de nouvelle tournure ,
Dont j'ai loin de la mode assorti la parure ;
Et dont je veux surtout , dans nos chastes amours ,
Voir ma femme vêtir les modestes atours.
Est-ce là pousser loin pour vous la prévoyance ?

ÉLIANTE.

C'est nous montrer au moins beaucoup de prévenance,
Que vouloir d'une femme ainsi prévoir les goûts.
Quel plaisir pour son cœur que de tenir de vous
Un habit de façon grecque , turque ou chinoise !

DORIMONT.

Non point chinois ! Français ; mais de mon goût. Sans noise,
N'y consentez-vous pas ?

ÉLIANTE.

Sans doute , j'y consens.

DORIMONT.

Et vous tiendrez de plus tous vos autres sermens ?

ÉLIANTE.

Oh ! je vous tiendrai tout.

DORIMONT.

Vous serez enjouée,
Douce, aimable, gentille ?

ÉLIANTE.

Aimable, douce et gaie.

DORIMONT.

Il suffit. En ce cas je vous épouserai :
Ainsi voilà, d'un mot, notre hymen assuré.
Je n'en aurais pas cru l'ouvrage si facile,
Et ne me pensais pas à cela fort habile.
Allons, je puis enfin respirer maintenant ;
Touchez. (*Touchant la main à Éliante.*)
Cela s'appelle en agir galamment !

SCÈNE V.

ÉLIANTE.

L'animal ! voilà donc le sort qu'on me destine !
Combien je suis à plaindre !

SCÈNE VI.

ÉLIANTE, D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD, *d part.*

A ce que j'imagine,

De notre original on vient de se moquer.
Voyons , à notre tour, ce qu'on pourra risquer.

(*Haut, à Éliante.*)

Combien, depuis un an, vous êtes embellie !
Je ne vous vis jamais de mes jours plus jolie,
Depuis que le destin vous offrit à mes yeux !
J'ai vu naître pourtant ce germe précieux,
Dont la beauté croissait auprès de votre tante :
Dans le champ des succès sa nièce la supplante ;
Oui, d'honneur ! vous touchez aux plus beaux de vos jours.
Qu'il vous faut profiter de ces instans si courts !
Et que j'ai désiré l'heureuse destinée
D'en régler avec vous la course fortunée !
Je vois que malgré vous, fixant votre destin,
Au maître de ces lieux on donne votre main.
Je ne vous cache pas qu'en folie assez rare,
Brutal et singulier, quelquefois il s'égare ;
Et ma foi je plains fort la timide beauté,
Exposée aux écarts de sa rusticité.

ÉLIANTE.

Je n'en crois pas , pour moi , l'épreuve dangereuse :
Je me flatte , avec lui , d'une union heureuse.
Et vous devez penser, si j'ai pu le choisir,
Qu'il me plaît pour époux.

D'HAUTEFARD.

Lui ! quel triste avenir
Vous prépare d'un jour l'aveugle imprévoyance :
Et qu'il va vous punir de votre complaisance !

Mais il va vous celer ! moins jaloux de son or,
 Enfouir pour lui seul un si rare trésor ;
 Et dérober au jour, dans une nuit profonde,
 Ces yeux qui n'étaient faits que pour briller au monde.

ÉLIANTE.

Non, pour un tel éclat je ne les crois pas faits :
 Je ne crois pas, monsieur, valoir de tels succès.

D'HAUTEFARD.

Ah ! de plus grands encor ! O ciel ! quelle injustice
 Vous fait, d'un juste orgueil, faire le sacrifice ?
 Mais comment voulez-vous qu'un tel homme, après tout
 De vous apprécier ait l'esprit et le goût ?
 A-t-il pour tant d'appas la science profonde,
 Et le tact délicat né de l'esprit du monde ?
 La beauté se flétrit aux mains de l'ignorant,
 Qui, de la cultiver, ignore le talent ;
 Et ce n'est que pour nous que ce terroir stérile,
 En de meilleures mains peut devenir fertile.
 Un imprudent, ô ciel ! va profaner ces traits
 Dépourvus, pour briller, des plus piquans attrait :
 Lorsque les ornemens, les soins de la parure
 Se devaient en tribut aux dons de la nature.
 Oui, des plus beaux présens il faut les embellir :
 Le diamant, de l'art, apprend à se polir.
 De ces appas naissans possesseur moins frivole,
 Que ne m'est-il permis d'en décorer l'idole !
 L'attrait de la constance, à mes plaisirs ôté,
 Je le rencontrerais aux pieds de la beauté ;

Et trouvant dans vos yeux des atteintes plus vives ,
L'amour m'enchaînerait de fleurs moins fugitives.
C'est le tardif avenu...

ÉLIANTE.

Modérant cette ardeur,
Gardez dans vos discours un peu plus de froideur.
Vous mettez trop de feu....

D'HAUTEFARD.

Mon Dieu ! ni l'un, ni l'autre.
Ce sont propos d'usage ; et de mon sexe au vôtre
Un tribut épuisé de fades complimens ,
Qui se paie entre amis aussi bien qu'entre amans :
Allez-vous me gronder du respect légitime
Qu'accorde à la beauté tout homme qui s'estime.

ÉLIANTE.

Non, l'amitié non plus n'a pas ce zèle outré,
Et vous m'en dites moins que je n'ai pénétré.

D'HAUTEFARD.

Je le veux bien, ma foi, si cela peut se faire !
Il est vrai, j'en conviens, si c'est vous satisfaire ;
De vous offrir ma main je ferais mon bonheur.

ÉLIANTE.

Vous m'offrez votre main ?

D'HAUTEFARD.

Je le jure ; d'honneur !

ÉLIANTE.

Quoi ! vous pouvez , monsieur , me tenir ce langage ,
Qui , pour ma bienfaitrice , est un nouvel outrage ?
Et vous ne voyez pas ce que pour un ami
Un semblable discours a d'offensant chez lui ?
Je vois trop à quel point vous pouvez vous méprendre ;
Mais je dois , pour le moins , éviter de l'entendre.
Je sors , ou laissez-moi

D'HAUTEFARD.

Non point. C'est moi qui sors ;
Mais d'un esprit tranquille examinez vos torts :
Est-ce ma faute , à moi , si vous êtes jolie ?
Ensuite cet aveu , sur qui l'on se récrie ,
Vous-même adroitement me l'avez arraché.

ÉLIANTE.

Monsieur !...

D'HAUTEFARD.

Point de courroux ; Quittez cet air fâché ,
Et songez que ces yeux où se peint la menace
Du mal qu'ils ont causé doivent porter la grâce.

SCÈNE VII.

ÉLIANTE , FINETTE.

FINETTE.

Le marquis , je le vois , vient de se retirer.
De Dorimont , de lui , vous pouvez comparer.

Il vous aime à l'entendre ; et je crois qu'il le pense.
Et lui, sur son rival, a-t-il la préférence ?
Lequel des deux vous charme ?

ÉLIANTE.

Il le faut avouer ;
Aussi peu l'un que l'autre a lieu de s'en louer :
Et l'un par ses fadeurs a droit de me déplaire ,
Autant que du bourru l'humeur atrabilaire.
Et cependant Finette , à moins de trouver mieux ,
Il me faut épouser ce qui m'est odieux ;
Ne céder, n'obéir, qu'aux vœux de ma famille !
Quel sort !

FINETTE.

Oh ! c'en est un affreux pour une fille.

ÉLIANTE.

Avons-nous jamais fait ce qui nous fait plaisir ?

FINETTE.

Jamais.

ÉLIANTE.

Épousons-nous suivant notre désir ?

FINETTE.

Oh, non !

ÉLIANTE.

Et des parens le choix, dans la balance ,
Peut-il valoir le nôtre ?

FINETTE.

Oh ! quelle différence !
Si de monsieur Cliton il peut vous souvenir,
C'est lui qui, pour époux, devait vous convenir !

ÉLIANTE.

Pourquoi me rappeler ce qu'il faut que j'oublie ?

FINETTE.

Il me faut donc encor passer cette folie.
Que voulez-vous ? j'ai cru deviner vos secrets :
Mais à présent je vois combien je m'égarais.
En effet dans Cliton, s'il faut que j'en convienne,
J'aperçois des défauts digne de votre haine.

ÉLIANTE.

Mais non ! Cliton toujours sut se faire estimer ;
Je ne vois pas en lui ce que tu peux blâmer.

FINETTE.

Il était bien timide.

ÉLIANTE.

Oui ; mais sa modestie
Source de ce défaut en cache une partie.
Quoi ! peux-tu le blâmer d'un excès de vertu
Qu'il faudrait applaudir s'il était mieux connu ?

FINETTE.

De plus, vous le savez bizarre, méthodique ;
Au monde il se dérobe, à l'étude il s'applique,
Et je le crois un peu du beau sexe ennemi.

ÉLIANTE.

Va, d'un fiel dangereux ne le crois pas rempli.
De l'éducation ce fruit âpre et sauvage,
Sa singularité passerait avec l'âge.
Et Cliton, tôt ou tard, du monde désiré,
L'estimant à son tour en serait admiré.

FINETTE.

Ainsi n'éprouvant pas pour lui l'antipathie,
Que près de son rival vous avez ressentie,
Vous regretteriez peu, le fait est très-certain,
De le voir en époux rechercher votre main?

ÉLIANTE.

Ab ! je crois que mon cœur expirerait de joie,
D'échapper au bourru dont je serai la proie !

FINETTE.

Eh bien ! si vous avez pour lui tant de regrets,
(*A part.*)
Sachez... Sa tante ! non, je ne pourrai jamais
Lui parler à loisir. Que vient-elle nous dire ?

SCENE VIII.

ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE, FINETTE.

MADAME DE RAINVILLE.

Eh bien ! vous avez vu l'époux que je désire ?
Vous êtes résolue à n'accepter que lui,
Et je crois qu'il vous plaît ?

ÉLIANTE.

Vous le voulez ainsi;
Mais je préférerais, à ses franches folies,
Les grâces du marquis et ses façons polies.

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, si de plaire aussi vous pouviez espérer!

ÉLIANTE.

Mais lui-même, à présent, vient de me l'assurer.

MADAME DE RAINVILLE.

Bon! qu'il vous aime, lui? voyez un peu la fable!

(*A part.*)

Ah! l'inconstant, je crois, n'en est que trop capable.

(*Haut.*)

Sachez que le marquis pour vous n'est qu'un trompeur;
Qu'il cherche à s'amuser sans dessein dans le cœur.

ÉLIANTE.

Mais il m'épouse aussi, si je veux bien le croire!

FINETTE, *bas à Éliante.*

Vous allez tout gâter, si vous blessez sa gloire.

SCENE IX.

ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE, FINETTE,
sur le devant de la scène ; DORIMONT, D'HAUTE-
FARD, CLITON, CRISPIN, *dans le fond, se rappro-*
chant insensiblement.

D'HAUTEFARD.

Non, faites-le venir.

DORIMONT.

Voyons un peu qui c'est :

Puisqu'il se cache.

CRISPIN.

Un peu de pitié, s'il vous plait !
C'est un de mes amis, apprenti philosophe,
Qui cherche à fuir le monde et quelque catastrophe....

DORIMONT, *à Madame de Rainville.*

Ah ! c'est l'original que je vous ai promis.

MADAME DE RAINVILLE.

Mon fils !

ÉLIANTE.

Cliton !

DORIMONT.

Monsieur serait donc votre fils ?

MADAME DE RAINVILLE.

Lui-même ! et dont la vue a lieu de me surprendre.

(*A Cliton.*)

Saurai-je quel motif vous fait ici vous rendre ?

CLITON.

Mais le chagrin de vivre éloigné de vos yeux.

(*A part.*)

Mademoiselle !... O ciel !

ÉLIANTE, *a part.*

Quel changement, ô dieux !

FINETTE, *a Éliante.*

Voyez qu'à point nommé vous êtes satisfaite !

D'HAUTEFARD.

Je viens de le surprendre arrêté chez Finette.

CRISPIN, *a Finette.*

Tu nous sers donc ?

FINETTE.

Tu vois.

CRISPIN.

Plaisons-nous ?

FINETTE.

Tout des mieux.

DORIMONT.

Peste ! voici qui prend un tour bien sérieux.
Secret déguisement ! visite clandestine !
Et le fripon trouvé caché chez la coquine !
Monsieur le philosophe , afin d'étudier,
Vous ne vous prenez point du tout en écolier ;
Et vos secrets ici, pour vous faire connaître,
Sont des tours de finesse à passer votre maître !
Et moi qu'il amusait de ce conte nouveau,
D'un barbon philosophe et de ce jouvenceau :
L'un haï, l'autre aimé de la même future,
Et qu'il fallait sur moi juger d'après nature !
A votre compte , ainsi, je suis dans le barbon,
Et vous le philosophe aimé sous notre nom ?
(*A Éliante.*)
Savez-vous ce qu'ici ce beau monsieur vient faire ?
Vous aimer !

CLITON.

Ah ! monsieur.

DORIMONT.

Le déclarer ! vous plaire !

CLITON.

Mais , monsieur !

DORIMONT, *a Cliton.*

Ecoutez !

MADAME DE RAINVILLE.

Faut-il ?

DORIMONT.

Il le faut bien.

Il est si réservé qu'il ne lui dirait rien.
De sa timide flamme il faut que je l'amuse,
Et que par sa froideur elle le désabuse.

(*A Éliante.*)

Or, votre amant tantôt s'est venu plaindre à moi
Du chagrin qu'il ressent du don de votre foi ;
Du lieu qui vous retient fait le pèlerinage ;
Incognito, sans bruit, il y voyage en sage,
Et sous l'air de tenir quelque conseil de moi,
Me donne prudemment l'avis que je reçois :
De ne pas me fier au bonheur qui me flatte ;
Que tôt ou tard pour moi vous pouvez être ingrate ;
Qu'à l'âge où me voilà, déjà presque grison,
C'est à quelque revers m'exposer sans raison ;
Et qu'il vaudrait bien mieux, en m'épargnant moi-même,
Lui résigner mes droits à cet objet qu'il aime.
Que vous en semble ? Eh bien !

D'HAUTEFARD.

Le petit scélérat !

DORIMONT, *a Éliante.*

Eh ! que répondez-vous à ce trait délicat ?

ÉLIANTE.

Mais qu'à l'entêtement , à l'esprit qu'il annonce ,
Cela semble un avis à rester sans réponse.

DORIMONT.

Oh ! sans réponse ; moi , j'en fais une ! Entre nous ,
Vous voyez à ceci le cas qu'on fait de vous.
Or, mon petit monsieur, perdez donc l'espérance
De l'emporter sur nous par quelque préférence.
Vous déplaîsez , je crois , assez complètement ;
On vient de vous le dire et très-parfaitement.
Ne vous flattez donc point , par vos airs de jeunesse ,
D'enlever de plein vol sa légère tendresse :
Ni que l'âge et les traits , dont je me fais honneur ,
Soient pour l'amadouer un appât moins flatteur.
Il faut , pour savoir plaire , avec un long usage ,
Avoir de plus que vous de la barbe au visage.
De ces raisons , enfin , vous pouvez voir le fruit :
On m'aime et l'on vous hait ; j'épouse et l'on vous fuit.

(*A madame de Rainville.*)

Il faut adroitement veiller mademoiselle ,
Jusqu'à l'hymen , de grâce , avoir les yeux sur elle ;
Et que de cet amour elle ne sache rien.

MADAME DE RAINVILLE.

Vraiment , l'en informer en est le bon moyen !
Je veux bien , toutefois , éclaircir cette affaire ,
Et savoir ses desseins avec plus de mystère.
Laissez-nous.

DORIMONT.

Voyez-donc. (*A Crispin.*)

Toi, fripon ! à présent,
C'est de son insolence à toi que je me prend.

CRISPIN, *sortant.*

C'est, monsieur, un sujet d'intrigue originale,
Dont vous voulez gaîment qu'un valet vous régale !

DORIMONT, *à madame de Rainville.*

Ça, n'allez pas au moins le traiter en rigueur !

MADAME DE RAINVILLE, *à Éliante.*

Descendez.

FINETTE, *à Éliante.*

Du courage ! (*A Cliton.*)

On reverra monsieur ?

SCENE X.

CLITON, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

Me direz-vous ici ce que vous venez faire ?
Quelle est cette conduite indiscrete et légère,
Quand vous avez d'abord refusé de venir ?

CLITON.

C'est de quoi je venais vous parler à loisir.
Je conviendrai d'abord franchement d'une offense ;
De mes torts à passer ici votre défense.
Je la brave , il est vrai ; mais jugez entre nous :
Puis-je moins mériter d'aigrir votre courroux ?
Vous venez à l'hymen asservir Eliante ;
Vous avez vu former notre union naissante ,
Et croître avec nos ans un si tendre intérêt.
Je n'ai pu me souffrir aux lieux qu'elle habitait :
Ces lieux , je le vois trop , arrosés de mes larmes ,
De sa seule présence empruntaient tous leurs charmes.
J'accours , je viens rempli des feux dont j'ai brûlé ,
Me rejoindre à l'objet dont je suis isolé ;
Je viens la voir , l'aimer et m'accuser , me plaindre
De l'amour violent que je ne puis éteindre.

MADAME DE RAINVILLE.

Et c'est ce dont encor vous venez me parler ?

CLITON.

Vous en parler ? Non point ; pourquoi dissimuler ?
Mais pour rompre un hymen où je ne puis m'entendre.

MADAME DE RAINVILLE.

Mon fils , expliquez-vous : je ne puis vous comprendre.
Eliante vous plait ; mais belle , j'en conviens ,
Avec beaucoup d'attraits n'a point autant de biens.
Voulez-vous , entre vous rapprochant l'intervalle ,
Former , en l'épousant , une chaîne inégale ;

Et contracter des nœuds si loin de convenir
A l'honorable rang que vous devez tenir ?
Celle que votre choix destine au rang d'épouse,
D'augmenter cet honneur doit se montrer jalouse.
Eliante n'a rien....

CLITON.

Je l'adore ! il suffit.
Que me font ces trésors dont l'orgueilleux jouit ?
Un trésor bien plus vrai remplace tous les vôtres,
C'est l'amour qu'elle inspire, et je n'en veux point d'autres.

MADAME DE RAINVILLE.

Combien vous m'étonnez avec cette chaleur !
Vous faites-vous un jeu de cet excès d'erreur ?
Déjà depuis long-temps indocile et sauvage,
Votre bizarrerie augmente avec votre âge ;
Et vous gênez ainsi, dans vos altiers dégoûts,
Les desseins complaisans de mon amour pour vous.
Par ce triste plaisir, si vous cherchez à plaire,
Ce n'est que pour vous mettre au-dessus du vulgaire :
Vous singulariser est tout ce qu'il vous faut.
Faut-il à tant de frais vous chercher un défaut ?
Ne sortirez-vous point du tort que je vous trouve
De n'approuver jamais ce que le monde approuve ?
Et ne sentez-vous point les charmes plus puissans
Des succès renfermés dans l'ordre et le bon sens ?
Laissez à Dorimont le tort inexprimable
De ses travers outrés dans un esprit aimable.

S'il ne semble qu'à peine en gêner les transports,
Vainement son esprit y ferait des efforts :
Il est original s'il aime à le paraître ;
Et c'est vraiment ainsi qu'il nous convient de l'être.
Mais vous qui n'avez rien des travers malheureux
D'un enfant dépravé dans un vieillard quinteux ;
Jeune, affable, pourvu des grâces de votre âge,
Pourquoi de la nature empoisonner l'ouvrage ?
Par des défauts acquis gâter ce qu'elle a fait,
Vous rendre singulier pour être moins parfait
Et du monde trompant l'espérance fragile,
D'un de ses ornemens faire un membre inutile ?

D'HAUTEFARD.

Oui, du siècle, aujourd'hui, voilà l'égarement !
Et de nos jeunes gens le fol enlèvement.
Je ne sais des esprits quel dédaigneux mérite
Se fait de tout braver une loi favorite.
Se distinguer, marquer à bon ou mauvais droit
Par les écarts brillans d'un caractère à soi ;
Et de là s'élever au-dessus du vulgaire ,
De qui n'en connaît point c'est la règle ordinaire.
Savans et, dès vingt ans, penseurs déjà profonds ,
A trente on voit d'ennuis expirer nos Catons
Sous le précocé éclat de leur fausse sagesse ,
Et le plaisir pour eux a perdu sa jeunesse.
Je l'avoue, autrement j'ai passé mon printemps,
Et nos aïeux, je crois, disposaient mieux du temps ;
Et voilà la sagesse exempte de folie !
Voilà sur quel exemple il faut régler sa vie.

Songez à vous formèr ; prenez des mœurs, un ton ,
Qui soient d'un honnête homme et non pas d'un Caton,
Des mœurs dignes de vous et de votre naissance.

CLITON.

Je puis , avec plus d'âge et plus d'expérience ,
Un jour régler mes mœurs sur des avis pareils ;
Et qui n'a dans sa vie eu besoin de conseils ?
Tel se suppose exempt des leçons qu'il nous donne ,
Qui , quelquefois , en a plus besoin que personne.
Et par exemple ici , sur cet arrêt flatteur
Où vous jugez du siècle avec tant de hauteur ;
Non ; je ne croirai point , malgré ce ton sublime
Qui nous semble envier l'honneur de votre estime ;
Je ne crois pas , monsieur , que l'esprit , le savoir ,
Aient de nous nuire en rien le droit et le pouvoir.
On peut , avec l'étude aux belles connaissances ,
Joindre le ton du monde et l'art des bienséances.
Enfin nos jeunes gens , par vous tant dédaignez ,
Valent bien ceux du temps que vous nous dépeignez ;
Buveurs , joueurs , escrocs : aux clartés des bougies ,
Des mœurs du cabaret rappelant les orgies ;
Savans en vins fumeux de Champagne et d'Aï ,
Et du beau monde ainsi suivant le ton poli.
Vous reconnaissez-vous à ce portrait fidèle ?
Je puis , par imprudence , en suivre le modèle ;
Mais soyez sûr qu'au moins je n'imiterai pas ,
Dans leurs vils procédés , certains flatteurs si bas
Qui , de la politesse adorant les entraves ,
S'en montrent moins jaloux qu'ils n'en sont les esclaves ;

D'affectueux dehors ne semblent se couvrir
 Que pour mieux abuser ceux qu'ils veulent trahir ;
 Et des divisions , dont leur haine est prodigue ,
 Savent habilement mettre à profit l'intrigue.

D'HAUTEFARD.

Voudriez-vous par-là m'accuser ?

CLITON.

J'en convien ,
 C'est de tromper ma mère en lui voulant du bien ;
 De ne déprécier l'union d'Eliante
 Que pour en convoiter la chaîne humiliante ;
 Et vous accommoder des grands défauts qu'elle a !

D'HAUTEFARD , *à Madame de Rainville.*

Vous croiriez ?...

MADAME DE RAINVILLE , *à Cliton.*

Vous pouvez lui manquer jusque-là ?

(*à d'Hautevard.*)

Toute explication deviendrait inutile ,
 Marquis ; et je vous crois d'un goût trop difficile.
 Vous avez entendu ce que je vous prescris ?
 Mon fils , obéissez ; il le faut.

CLITON.

Je ne puis.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELIANTE, CLITON.

CLITON.

Pour long-temps loin de nous ma mère est occupée,
 Je ne crains point sa vue et vous l'avez trompée;
 Pour la première fois je puis donc vous parler,
 Et je vous vois enfin sans crainte et sans trembler!
 Si depuis trop long-temps un douloureux silence
 A de mes feux, pour vous, caché la violence;
 L'ardeur de mes soupirs les fit taire à vos yeux,
 Et pour n'oser parler je n'en aimai que mieux.
 A peine avez-vous fui, qu'une langueur secrète
 M'emportant près de vous, loin de notre retraite,
 Me fit de vous chercher l'impérieux besoin.
 Je viens donc avec vous m'en ouvrir sans témoin.
 Mais vous! avez-vous pu, satisfaite et tranquille,
 Ainsi de nos plaisirs abandonner l'asile?
 Me direz-vous pourquoi cette sévérité,
 Sans m'en parler, au moins sans m'avoir consulté?

Eh , quoi ! même à présent , à mon impatience ,
Votre cœur ne répond que par ce froid silence ,
Quand je viens de mes feux vous déclarer l'ardeur ;
Et vous les écoutez avec cette froideur ?

ÉLIANTE.

Vous me jugez d'abord sur l'ardeur de votre âme ,
Et je vous parais froide auprès de votre flamme ;
Mais enfin pour vous plaindre avec moins de rigueur
Quel motif avez-vous d'accuser ma froideur ?
Vous venez me parler , en l'augmentant encore
Plein d'un trouble effayant d'un amour que j'ignore,
Et me faites , Cliton , un crime de vos torts !
Vous même modérez l'ardeur de vos transports ;
D'un aveu qui me blesse épargnez-moi l'offense.
Je ne crois pas vous faire une injuste défense :
Songez , pour m'accuser de la froideur que j'ai ,
Qu'il faudrait être sûr vous-même d'être aimé.

CLITON.

Vous ne m'aimez donc pas ? c'est parler sans mystère ;
Et monsieur Dorimont est bien sûr de vous plaire.
Ne croyez pas pourtant qu'il vous ose épouser :
Pour lui nuire il n'est rien que je ne puisse oser ,
Et je vais...

ÉLIANTE.

Quelle ardeur ! quelle vive sortie !
Arrêtez ! D'où vous vient cet accès de folie ?

CLITON.

De vous ! qui prétendez ne pas m'aimer.

ÉLIANTE.

De moi !

Je vous ai dit un mot pour causer tant d'effroi ?
 Vous venez me parler d'un amour qui me blesse
 Et prétendez par là décider ma tendresse,
 Et je vous répons, moi, qu'un cœur trop exigeant
 Veut au moins en retour un cœur reconnaissant.
 Est-ce là le discours que vous prétendez craindre ?
 Est-ce là vous donner le sujet de vous plaindre ?
 Je ne vous croyais pas autant d'habileté
 Pour vous nuire à ce point contre la vérité.
 Mais ne nous flattons pas et laissons tout mystère.
 Il me serait permis d'être avec vous sincère,
 De quoi nous servirait cet amour dangereux ;
 Et nous est-il encor accordé d'être heureux ?
 Par votre mère même en ces lieux confinée,
 Lorsque de mon hymen j'attends ma destinée,
 Comment me dérober au fardeau du devoir ?
 Comment de Dorimont puis-je tromper l'espoir ?

CLITON.

Et quoi ! sur ce parti vous pouvez être en doute ?
 Le plus hardi dessein n'a rien que je redoute.
 Lorsque de deux malheurs nous avons à frémir
 Je choisis le moins grand dont je puisse gémir.
 Et quel droit peut manquer au nœud qui nous rassemble ?
 Venez, je vous enlève et nous fuyons ensemble.

Du plus affreux désert le refuge assuré
Contre nos ennemis est un abri sacré ;
Echappés au tourment de craindre votre perte ,
Nous vivrons plus heureux dans quelque île déserte.
Dans ce séjour, bientôt l'asile du plaisir ,
Du droit de nous aimer allons nous ressaisir.
Et qui peut à l'amour, dont je sens la puissance,
Disputer ce bonheur de notre intelligence ?
Des parens inhumains l'éternelle rigueur
Du pouvoir qu'elle usurpe affranchit notre cœur ;
Et c'est un droit acquis par notre obéissance,
De secouer le joug d'une injuste puissance.
L'amour permet ailleurs de suivre une autre loi ;
L'amour parle ; il suffit : venez et suivez-moi.

ÉLIANTE.

Que je vous suive ! ô ciel ! quelle est votre espérance ?
Modérez ces transports dont je vois l'imprudence.
Pour vous accompagner, moi, trahir mon devoir ;
De votre mère encor oser tromper l'espoir ?
Elle ! dont les bienfaits, la tendre prévoyance
Ont depuis le berceau cultivé mon enfance ;
Surtout lorsque ses soins, par une autre union ,
Ont témoigné pour moi leur juste aversion.
Non , celle qu'elle exclut n'était point destinée
A jouir de l'éclat qui suit votre hyménée ;
Et mon espoir n'est pas de vouloir m'enrichir
A la faveur d'un rang que je ne puis franchir.
Ne croyez pas me voir pousser la complaisance ,
Jusqu'à flatter en vous la désobéissance.

CLITON.

Ce que veut mon rival vous l'allez approuver,
Si malgré vous aussi je ne cours vous sauver.

SCÈNE II.

ELIANTE , CLITON , CRISPIN.

CLITON.

Ah ! Crispin , mon ami , dans ce malheur extrême ,
Viens , accours , sauve-moi du sort et de moi-même !

CRISPIN.

Que se passe-t-il donc ? Dans cet accueil fort doux ,
Je ne vois rien qui soit fort à craindre pour vous.

CLITON.

Ah ! mon rival triomphe ! Et dans un sort contraire ,
J'ai contre mon étoile , époux , maîtresse et mère :
Car , cédant sans obstacle au nœud qu'on lui prescrit ,
Si son hymen se fait , Eliante y souscrit.

CRISPIN.

Peste ! il ne vous faut pas gendарmer de la sorte ,
Madame ; et contre vous la partie est trop forte.

CLITON.

Avec un peu de soins j'espère l'apaiser ,
Ou nous l'enlèverons.

CRISPIN, *à Eliante.*

Pour vous apprivoiser.

CLITON.

Mais dis : je te connais en ressources habile ,
Et fait pour nous tirer de ce pas difficile ;
N'aurais-tu point en main quelque'honnête moyen
De supplanter ton maître en lui voulant du bien ,
Et n'étant point aimé, s'il faut que je le dise ,
Lui sauver le malheur de faire une sottise ?

CRISPIN.

Et pourquoi donc, monsieur, n'en trouverais-je pas ?
Mon génie épuisé de produire est-il las ?
Suis-je homme à reculer devant ma destinée ,
A perdre vingt exploits d'une seule journée ?
Et puisque Dorimont le regard ébloui ,
Par cet esprit brillant dont je l'ai réjoui ,
M'a pris pour l'amuser par quelques tours d'adresse ,
Ne dois-je pas encor lui souffler sa maîtresse ?
Que m'en coûtera-t-il , qu'un trait d'esprit de plus ?
Encor vais-je par-là couronner mes vertus !
Reste à vous , s'il en vient malheur à l'innocence ,
A m'en prouver, monsieur, votre reconnaissance.
Çà, voyons ; je vous crois assez d'accord tous deux
Pour ne point, en ceci , contrarier vos vœux :
Ne sauriez-vous vous faire en toutes bienséances ,
Ici, devant témoin , quelques bonnes avances ,

Vous donner sur l'hymen quelques soulagemens ,
 En soins , faveurs , cadeaux et tels amusemens ;
 De sorte qu'averti d'un langage si tendre ,
 Dorimont le voyant ne puisse s'y méprendre.
 Allez , fut-il encor mille fois moins jaloux ,
 S'il ne faut qu'éluder, je vous réponds de vous.
 Pourtant de nos projets , que dit mademoiselle ?
 Voudra-t-elle avec nous jouer de la prune ?

ÉLIANTE.

Crispin , je le vois bien , veut ici s'amuser.

CLITON.

En faveur du motif il le faut excuser.
 Mais au moins cette fois j'aurai de votre bouche
 Un mot devant témoin sur l'amour qui vous touche ;
 Et Dorimont lui-même entendra des aveux
 Qu'envain j'ai jusqu'ici pressés de tous mes vœux.

ÉLIANTE.

Pour l'éloigner de moi , pour rompre sa chimère ,
 Je ferai , sans blesser l'honneur ni votre mère ,
 Tout ce que peut mon cœur pour triompher du sien ;
 Mais s'il s'obstine enfin je ne réponds de rien.

CLITON.

Il peut , à ses périls , en avoir l'avantage ;
 Mais il verra du moins tout ce qu'on lui ménage ;
 Et d'amour devant lui vous entendra parler

De manière et d'un air à ne lui rien celer.
M'en donnez-vous la preuve et ce baiser pour gage?

ÉLIANTE.

Vous n'avez pas besoin d'un pareil témoignage.

CLITON.

Ah ! ce refus n'est pas dans nos conditions !
Et je fais, s'il vous plaît, mes protestations.
(*Il embrasse Eliante.*)
Pour monsieur mon rival, si plein de suffisance,
A présent je ne crains que sa seule présence :
Qu'il paraisse ! et parbleu, si j'en sens de l'ennui,
D'Hautefard va me voir me mesurer à lui.

CRISPIN.

Un jour de nocce !

CLITON.

Eh, oui ! je fais le diable à quatre.

CRISPIN.

Quel motif... ?

CLITON.

Avec lui, vois-tu, je veux me battre !

CRISPIN.

Eh ! plutôt à loisir laissez-le respirer,
Si son amour, par là, se peut évaporer.

S'il n'en prend qu'en soupirs, c'est bien peu, je vous jure :
Et ce monsieur n'est pas exigeant de nature.
Mademoiselle en peut convenir sur ma foi !
Ne nous amusons pas à ceci , croyez-moi.
Je vous ôte du pied une épine assez bonne ,
En éloignant de vous l'époux qui nous talonne ;
Reste à me couronner de mon plus beau laurier ,
En lui servant encor un plat de mon métier ;
Et lui rendant si bien le mariage à charge ,
Ma foi , qu'avant l'hymen il ait gagné le large.
Je sais qu'il aime en ours à demeurer chez lui ,
Qu'il est des grands repas et du monde ennemi ;
De la cave au grenier troublant ce long silence ,
J'y vais, d'un grand festin, commander l'ordonnance.
Convives , baladins remplissant les salons ,
Y vont courir en foule au son des violons ;
Et chasser de l'hymen la courte maladie :
Mon maître ne m'a pris que pour la comédie ;
Allons croissant encor le plaisir qu'il aura ,
Lui donner par dessus le bal et l'opéra.
Votre mère !... et plongé dans un regard trop tendre ,
Vous êtes là , monsieur , à nous laisser surprendre.

CLITON.

Adieu , belle Eliante ; au moins défendez-vous...

CRISPIN.

Seulement jusqu'à l'heure où vous serez à nous.

SCÈNE III.**ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE.****MADAME DE RAINVILLE.**

Vous parliez à mon fils ? Je crois que votre ivresse
N'enflammait point pour vous sa bizarre tendresse ;
Et qu'assez fière enfin d'un rang moins élevé ,
Vous acceptez l'époux que je vous ai trouvé.
Mais aux devoirs qu'on prend j'aime qu'on s'habitue :
D'où vient paraissiez-vous sans vous être vêtue
Du présent qu'en habits Dorimont vous a fait ?

ÉLIANTE.

Ce ridicule habit, vous voulez en effet
Qu'il me plaise ?

MADAME DE RAINVILLE.

Sans doute ; et même en ma présence
Ne vous montrez qu'ainsi. Sortez.

ÉLIANTE.

Ma complaisance
Doit vous céder en tout, dans le moindre désir ;
Puisse-t-elle pour vous être un bien grand plaisir.

MADAME DE RAINVILLE.

Il en faut convenir, je ne suis pas fâchée
D'humilier l'orgueil dont elle est entichée.

SCÈNE IV.

**MADAME DE RAINVILLE, DORIMONT,
CRISPIN.**

DORIMONT.

Où vas-tu donc, fripon, muni de ces papiers;
D'une allure et d'un train que n'ont pas des courriers?
Je ne t'ai jamais vu ce grotesque équipage.

CRISPIN.

Je le crois bien, monsieur; pour un nouvel usage
Il est pris tout exprès de vos airs amoureux.
Tandis qu'*incognito* vous voulez être heureux,
Je vais de votre hymen répandre la nouvelle;
Inviter dans ces lieux à vous marquer leur zèle,
Les enfans de la joie, et l'âme d'un festin,
Amis, parens...

DORIMONT.

O ciel ! mais rien n'est moins certain
Que l'hymen prétendu dont tu te troubles l'âme.

CRISPIN.

Comment, vous en doutez ? demandez à madame.

MADAME DE RAINVILLE.

Oui, Crispin a raison ; il se faut occuper
D'apprêts de noces.

DORIMONT.

Soit. Je ne le puis tromper ;
Mais je hais ces repas où la cohue abonde.

CRISPIN.

Peut-on , en pareil cas , se passer du grand monde ?
On invite toujours , sauf à congédier ;
Et même , si l'on veut , à ne se point lier.

DORIMONT.

Sors ; mais sur ton repos garde-toi d'en rien faire ;
Et vas , il me suffit , prévenir le notaire
D'apporter le contrat modelé sur mes soins.

CRISPIN.

Oui. Je vais prévenir et notaire et témoins.

SCÈNE V.

MADAME DE RAINVILLE, DORIMONT.

DORIMONT.

C'est un contrat passé du temps de ma grand'mère ,
Que je fais rajeunir dans la forme ordinaire ;
Où , s'il faut l'avouer , les femmes de ce temps
Trouveraient pour leurs mœurs d'utiles réglemens ;
Et que je fais signer à sa petite fille ,
Pour garant des vertus qu'on pratique en famille.

En attendant , ces lieux vont bientôt se remplir
D'un tas de désœuvrés pressés de m'accueillir ;
Sottement éblouis du plus commun usage ;
Qui me louaient, je crois, de porter un visage,
Et qui demain, sans plus, me montreront au doigt ,
Quand de la confrérie enrôlé maladroit...

MADAME DE RAINVILLE.

Sans concevoir pour vous un si triste présage ,
N'êtes-vous pas content, par ces plaisirs d'usage,
D'assurer le lien qui doit vous rendre heureux,
Et de donner enfin ce gage de vos feux ?
Si vous tardez encor, je crains, près d'Eliante ,
Qu'un rival plus heureux trop tôt ne vous supplante.
Le marquis, auprès d'elle, est assidu, constant ;
Et, pour un cœur novice, il est entreprenant.

DORIMONT.

A merveille ! il le peut. Qu'elle aime sa personne !
Non content des succès que le monde lui donne,
Que ce beau monsieur-là vienne ici captiver
Un cœur qu'à ma conquête il est fier d'enlever ;
Des droits de cent beautés qu'il trompe une infidelle,
C'est un plaisir pour lui, qui peut l'être pour elle.
Entre nous, cependant, je crains plus votre fils,
Et crois contre les siens nos projets mal assis.
Mais puisqu'enfin du sort l'aventure cruelle
Me semble entre deux feux avoir mis cette belle,
Que d'un danger pressant il la faut garantir,
A l'hymen projeté je veux bien consentir,

Et prétends , sans attendre une saison meilleure ,
Puisqu'il se fait enfin , qu'il soit conclu sur l'heure.

MADAME DE RAINVILLE.

Mais vous n'y pensez pas ! songez auparavant
Aux apprêts obligés d'un tel engagement ,
Aux amis , aux parens qu'il faut que l'on invite
Et dont il faut d'abord recevoir la visite.

DORIMONT.

Comment cette cohue , ici même , avant nous ,
Viendrait d'abord chasser sur nos plaisirs d'époux ?
Je vous l'ai déjà dit , vous retombez sans cesse
Dans l'importunité d'un défaut qui me blesse :
Je croyais là-dessus notre esprit mieux d'accord
A ne point nous gêner , et vous le dis encor :
Quand au nombre de gens que je crois nécessaire ,
Je veux absolument m'en tenir au notaire.

MADAME DE RAINVILLE.

Ce n'est pas abuser de la permission
Que vous avez d'agir sans indiscrétion.
De plus , après ces soins pour les gens qu'on estime ,
Il est d'autres devoirs d'un emploi plus intime ,
Et dont , envers sa femme , un généreux époux ,
S'il se veut honorer , doit se montrer jaloux.

DORIMONT.

Et lesquels ? ah ! parlez ; En est-il que j'oublie ,

Et dont, par vos conseils, la vertu se publie?
Que faut-il ?

MADAME DE RAINVILLE.

Des bijoux, des diamans de prix
Dont, de droit, l'avantage à l'épouse est acquis;
Et dont, avant la noce, il faut voir la merveille
Se joindre aux ornemens d'une riche corbeille.

DORIMONT.

Eh quoi ! pour rehausser l'orgueil de ses attraits,
De ma femme en bijoux enluminer les traits ?
Et voir ?...

MADAME DE RAINVILLE.

Ce n'est pas tout. J'ai dit qu'à sa toilette
D'une riche corbeille il faut joindre l'emplette;
Et c'est une autre offrande en riches vêtemens,
En étoffes de prix, robes, ajustemens,
Dont aux mains de l'amour une femme est parée.

DORIMONT.

Pour la rendre plus belle encor que Cythérée !
Et par ce sot éclat de nos soins amoureux,
Des amans excités aiguillonner les feux !
Car la femme, dressée à ces métamorphoses,
Met toujours pour le monde et ses lys et ses roses;
Et ces parfums si doux qu'elle embaume, dit-on !
Jamais pour son époux ne sentent rien de bon.
C'est ce qu'à sa tendresse il peut trouver de pire,
Et ce qu'à notre infante il me faut interdire.

MADAME DE RAINVILLE.

Quoi ! pour la voir plus sage et régner sur son cœur,
La voulez-vous maussade et mise à faire peur ?

DORIMONT.

Non. D'un habit décent...

SCÈNE VI.

DORIMONT, MADAME DE RAINVILLE,
D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD.

Quoi ! toujours en dispute !
Est-ce ainsi qu'en époux pour l'hymen on débute ?
Singulière union !

DORIMONT.

Non. Nous formons des nœuds,
Et d'un point débattu tombons d'accord tous deux.
Je me marie enfin, monsieur, c'est chose faite ;
Et vous trouvant ici, vous serez de la fête.

D'HAUTEFARD.

Vous vous pressez beaucoup.

DORIMONT.

C'est ce que l'on m'a dit ;
Et qu'à me supplanter vous travaillez sans bruit.

D'HAUTEFARD.

On vous a dit cela? quelle plaisanterie!

MADAME DE RAINVILLE.

Le marquis est coquet; c'est par galanterie.

D'HAUTEFARD.

Voilà tout. Eliante est jolie; et pour moi,
J'admiraïs ses attraits de la meilleure foi.

DORIMONT.

Fort bien. Pour l'admirer ouvrez donc bien la vue,
Et ne nous voyez plus la noce étant conclue.

SCÈNE VII.

DORIMONT, LE MARQUIS D'ORCÉ, MADAME DE
RAINVILLE, D'HAUTEFARD.

LE MARQUIS D'ORCÉ, *à Dorimont.*

Marquis, je vous salue.

D'HAUTEFARD, *à part.*

Il est, je crois, jaloux!

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Ma foi! c'est sans façon que l'on entre chez vous.
Point de laquais dehors, personne pour répondre;
Je n'en passe pas moins, plutôt que me morfondre

A chercher vos valets. D'ailleurs c'est aussi bien ;
Le cérémonial est chez vous moins que rien.
Enfin , c'est aujourd'hui que l'on vous félicite ,
Et que de votre noce on vous rend la visite.
Pour moi , j'y viens aussi.

DORIMONT.

Vous me voyez surpris !

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Se serait-on moqué ?

DORIMONT.

Vous avez donc appris ?...

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Crispin, pour m'avertir, du mulet qui le porte
Vient chez moi de descendre , allant de porte en porte.

DORIMONT.

Le drôle , assurément, veut me faire enrager ;
Et ce maudit valet vient pour tout déranger.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Je l'ai vu qui d'amis vous amène une bande ,
Marchandise mêlée, un peu de contrebande.
« C'est mon maître, dit-il, qu'on fiance ce soir. »
Et toute la banlieue arrive pour vous voir.

D'HAUTEFARD, *riant.*

Ah ! ah ! la bonne charge ; et que nous allons rire !

DORIMONT.

Crispin me la païra !

MADAME DE RAINVILLE.

N'allez pas lui rien dire ;
C'est un garçon d'esprit qui veut vous faire honneur.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Et qui, je vous répons, y va de tout son cœur !

(*A madame de Rainville.*)

Madame de Rainville ici, de circonstance ?

Peut-on lui présenter son humble révérence ?

Je fus jadis intime avec feu son époux ;

Et même il ne fut pas d'amis plus vrais que nous.

D'HAUTEFARD.

Honneur au bon ami de monsieur de Rainville !

Ne lui rappelez pas une douleur stérile :

La plaie est trop profonde !

MADAME DE RAINVILLE.

Et le sera toujours.

DORIMONT, *montrant d'Hautebard.*

Monsieur, à la calmer, perd et temps et discours ;

Il n'y peut réussir.

MADAME DE RAINVILLE.

Oh, oui ! peine inutile.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Ne puis-je au moins revoir sa charmante pupille ?
Demoiselle , je crois , de vingt à vingt-deux ans ;
Belle , à ne la juger que depuis très-long-temps.

SCÈNE VIII.

DORIMONT, ELIANTE, MADAME DE RAINVILLE,
LE MARQUIS D'ORCÉ, D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

La voici.

DORIMONT.

Vous voyez , monsieur , dans cette belle ,
La femme que j'épouse.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Où donc ?

DORIMONT.

Mademoiselle.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

D'où vient donc cette mode ? et pourquoi , s'il vous plaît ,
La mettre , étant bien née et riche comme elle est ,
En habit de bergère ?

DORIMONT.

En riche villageoise,
 Bien plutôt ! et l'habit presque d'une bourgeoise.
 Je l'ai pris près Cambrai , des femmes du Cateau ,
 Où je la fais fermière.

D'HAUTEFARD.

Ah ! voici du nouveau !
 Votre femme fermière ?

DORIMONT.

Oui. Sage ménagère ,
 Voilà l'habillement qu'elle a pris pour me plaire.
 Elle est bien mieux ainsi qu'en dame de château.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

L'habit est bien mesquin !

MADAME DE RAINVILLE, *à part*.

Il est encor trop beau.

D'HAUTEFARD.

Elle n'en est pas moins fort bien sous ce costume.

MADAME DE RAINVILLE.

Oui ; plus impertinente encor que de coutume.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Quoique peu fait pour elle , il lui sied à ravir !

ÉLIANTE.

Autant qu'il vous plaira , monsieur , pour vous servir.
Sous ce déguisement , j'aurai - je bien mon rôle ?

LE MARQUIS D'ORCÉ.

On ne peut mieux jouer.

DORIMONT.

Elle est tout-à-fait drôle !

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Une femme pourtant à la sévérité ,
Qui la veut voir vêtue avec simplicité ,
Un peu trop emportée aux erreurs de la mode ,
Peut préférer de suivre une loi plus commode :
En choses de son goût elle aime à s'habiller ,
Sans dédaigner par-là le moyen de briller ;
Et , si d'un tel succès vous vous trouviez bien aise ,
Je doute , à l'éprouver , qu'un tel habit vous plaise ?

ÉLIANTE.

Tel qu'il soit , il suffit qu'il plaise à mon époux.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Mais s'il vous paraissait trop indigne de vous ?

ÉLIANTE.

En ce cas , j'aurais tort. Quel droit à sa toilette
Aurait donc , je vous prie , une femme coquette ?
D'elle , jusqu'à l'époux qu'elle se doit choisir ,

De ce qui lui convient rien n'est à son désir ;
Et je tiendrais, pour moi, vraiment digne de blâme
L'époux modeste assez pour consulter sa femme.
En coiffes, en bonnets, lui seul doit triompher,
Et c'est enfin pour lui qu'elle se doit coiffer.

DORIMONT.

Oui, comme aussi pour toi je veux l'être moi-même,
Epouse de mon cœur ! ô Dieu ! combien je l'aime !

SCÈNE IX.

DORIMONT, ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE,
LE MARQUIS D'ORCÉ, D'HAUTEFARD, UN
DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, un homme est là. C'est maître Lysimond.

DORIMONT.

Qu'il entre.

SCÈNE X.

LYSIMOND, DORIMONT, D'HAUTEFARD,
ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE, LE
MARQUIS D'ORCÉ.

DORIMONT.

Eh oui ! c'est toi ?

(*A part.*)

Pourquoi lui faire affront.

*(Haut.)**(Aux autres personnages.)*

Viens, monsieur Lysimond. Jamais je ne renvoie,
Et vous voudrez ici permettre qu'il me voie.

(A Lysimond.)

C'est un de mes fermiers. Eh bien, seras-tu prompt?
Auras-tu pour long-temps à faire?

LYSIMOND.

Oh ! tout au long.

D'abord, je viens ici pour toute la journée;
Et trinque, avec monsieur, du vin de cette année.

D'HAUTEFARD, *à Dorimont.*

Renvoyez ce manant.

DORIMONT.

C'est un brave homme !

D'HAUTEFARD, *à part.*

Ah, bon !

DORIMONT.

Allons ; tu fais fort bien de venir sans façon.
Et dis : que se fait-il ; quoi de neuf au village ?

LYSIMOND.

Oh, rien de bien plaisant dans notre voisinage.
Ma femme et mes enfans, tout va bien, grâce à Dieu.

DORIMONT.

A merveille ! et Lucas, le magister du lieu,
Son fils est-il déjà devenu gros notaire ?

LYSIMOND.

Oh ! gros monsieur, vraiment, plus savant que son père.

DORIMONT.

Et Jeannette, et Perrin ?

LYSIMOND.

Tous deux se portent bien.

D'HAUTEFARD.

Et Jeannette et Perrin ? l'excellent entretien !
Mesdames, c'est à vous de prendre patience.

DORIMONT, à *Lysimond*.

Et Lubin ?

D'HAUTEFARD.

Ah, Lubin ! qu'il faut de complaisance !

LYSIMOND.

Bien, aussi.

D'HAUTEFARD.

Dites-nous : au village, aujourd'hui,
Passez-vous la journée ? ou si nous ?...

DORIMONT.

J'ai fini.

LYSIMOND.

Ah ! Gros-René, monsieur, vient d'épouser Perrette ;
Robin, époux de Lyse, a trompé Marinette.
La grosse Mathurine, au vieux monsieur Thomas,
Aurait bien, de sa fille, accordé les appas.

Ils y comptaient tous deux ; mais la fine matoise
Mitonnait autre chose avec le jeune Ambroise.
Il la voyait souvent , venait , allait son train :
Et même avec Thomas , qui lui faisait la main ,
Ne se doutant de rien , ni sa dolente mère.
Enfin , ils ont tant fait que c'est une autre affaire !
Jour pris , noce arrêtée , avec un grand fracas ,
Se réclamant d'Ambroise elle a quitté Thomas.

DORIMONT.

Thomas ! je l'ai prévu. Cent fois à Mathurine
J'ai dit : Sur votre fille ayez les yeux , voisine.
Vois-tu , cher Lysimond , alors qu'aux accidens
On expose ma fille ; à l'insçu des parens
Il arrive....

D'HAUTEFARD , *riant*.

Ah ! ah ! ah !

MADAME DE RAINVILLE.

Quel excès de tendresse
Pour une villageoise !

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Elle vous intéresse ,
A ce qu'on voit , beaucoup.

ÉLIANTE.

C'est en faire grand cas !

DORIMONT.

Et pourquoi , s'il vous plaît , n'en parlerais-je pas ?

Parce qu'elle est bergère, et d'une grande dame
 Qu'elle n'a point les airs, a-t-elle moins dans l'âme,
 Et dans un sort obscur, ce que partout je voi?
 Philis est Eliante, et son époux c'est moi.
 Dans la bergère, enfin, je puis voir ce que j'aime,
 Et dans l'amant trompé me retrouver moi-même.

ÉLIANTE.

Quoi ! vous me soupçonnez, ce n'est pas généreux ?

DORIMONT.

Ne vous emportez pas ; je suis l'amant heureux,
 Et non celui qu'on trompe. Enfin, l'hymen m'engage.
 Lysimond, à propos, tu t'es mis de voyage :
 Nous manquons d'un convive et je veux t'inviter.
 A ma future, viens, je vais te présenter.

(*A Finette.*)

Touchez-lui dans la main.

LYSIMOND, *touchant la main à Éliante.*

A la bonne franquette.

ÉLIANTE.

Le grossier !

LYSIMOND.

Ah, jarni ! qu'elle est belle et bien faite !
 M'est avis qu'au village il n'est rien de plus beau.

SCÈNE XI.**LES PRÉCÉDENS, M. SUBTIL.****M. SUBTIL.**

Je ne suis point de noce, et viens pour un cadeau
Que je reçois pourtant à propos de la fête.

DORIMONT.

Et de quoi s'agit-il, monsieur ?

M. SUBTIL.

C'est d'une dette.

De deux cents bons louis que je n'ai point payés,
Et qui, par vos bontés, me sont bien octroyés;
Attendu que plutôt qu'un procès vous menace,
Vous avez mieux aimé, monsieur, m'en faire grâce.

DORIMONT.

Ah ! c'est monsieur Subtil. Et les deux mille écus,
Vous convenez enfin de les avoir reçus ?

M. SUBTIL.

Je ne le puis nier, en voici la quittance :
Et viens vous assurer de ma reconnaissance.

DORIMONT.

Vous venez me les rendre ?

M. SUBTIL.

Oh cela, de grand cœur !

Mais j'ai pour vos bontés des sentimens d'honneur,
Et, je les garderai, si vous voulez permettre.

LYSIMOND.

Il est bon là!

DORIMONT.

Comment, monsieur?

M. SUBTIL.

Par cette lettre,
De votre argent prêté vous m'avez fait présent;
Et je ne puis, monsieur, vous le rendre à présent.

DORIMONT.

Ce trait, monsieur Subtil, est d'une étrange adresse!
Et vous voulez garder ce qu'un dépit vous laisse?

M. SUBTIL.

Si vous le trouvez bon.

MADAME DE RAINVILLE.

Nous n'en finirons pas,
Et d'un nouvel ennui lui voilà l'embaras.

DORIMONT, *a M. Subtil.*

Quelle audace!

M. SUBTIL.

Monsieur, c'est par obéissance.

Ici, contre monsieur et sur sa résistance,
Faut-il faire pour vous preuve de ses aveux?

D'HAUTEFARD.

Vous avez des témoins.

DORIMONT.

Non; c'est un malheureux!

(*A M. Subtil.*)

Vous êtes un fripon, monsieur!

M. SUBTIL.

Ah! je n'ai garde

De me plaindre de vous.

DORIMONT.

Un voleur! qu'il me tarde

De chasser de chez moi.

M. SUBTIL.

Bien des remerciemens,

Monsieur, de vos bontés.

DORIMONT.

Trêve de complimens.

Dépêchez-vous, monsieur, à faire place nette.

M. SUBTIL.

Ce procédé, sans doute, est d'un cœur trop honnête.
Me faire un tel présent!

DORIMONT.

Sortez-donc.

M. SUBTIL.

Volontier.

LYSIMOND.

Moi je vais, s'il revient, lui servir de portier. .

SCÈNE XII.

D'HAUTEFARD, DORIMONT, ÉLIANTE,
MADAME DE RAINVILLE, LE MARQUIS D'ORCÉ.

D'HAUTEFARD.

Que veut dire?...

DORIMONT.

Un fripon ! qui m'emprunte une somme,
Qu'ensuite l'impudent s'approprie en brave homme ;
Sur ce qu'imprudemment, dans un moment d'humeur,
J'en ai fait par écrit remise au chicaneur.

ÉLIANTE. (

Vous ne l'arrêtez pas ? ce serait un convive !

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Votre scrupule est rare , et ce qui vous arrive
Est de votre imprudence un juste châtiment :
Plutôt que de plaider, perdre ainsi votre argent !

Certes, votre faiblesse, et pour cette canaille,
Ainsi que vous voyez, mérite qu'on vous raille;
Mais elle annonce un cœur très-désintéressé,
Et j'en veux pour ma part un bienfait mieux placé.
Nous sommes près voisins ; au bout de votre terre,
De deux tilleuls touffus l'ombre me fait la guerre ;
Sans aucun préjudice, au bas de mon château,
En voulez-vous, de grâce, abattre le rideau.

DORIMONT.

Non; monsieur le marquis.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Ce léger sacrifice
Vous vaudrait, de ma part, un autre bon office.
Nous vivrons en voisins.

DORIMONT.

Non; monsieur le marquis.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Les deux tilleuls à bas, au point de vue acquis,
Entre nos murs déclos je fais faire un passage
Qui rapproche entre nous le premier voisinage.

DORIMONT.

Non, monsieur le marquis; nous vivrons, s'il vous plaît,
Vous chez vous, moi chez moi, sans toucher au bosquet.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Et d'où vient?

DORIMONT.

Oh, parbleu ! je ne veux rien qui gêne :
Liberté toute entière. On voit où cela mène !

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Refuser à la fois, promenade, agrément,
Chasse, jeux, voisinage, avec entêtement,
Pour un mince service ! Un tel refus m'étonne.

ÉLIANTE.

Monsieur vous le refuse ; et moi , je vous le donne ;
Pour mon présent de noce !

D'HAUTEFARD.

Ah ! c'est parler cela !
Je ne vois pas moyen de vous tirer de là ;
Et, ce que femme veut , Dieu le veut d'ordinaire.

MADAME DE RAINVILLE, *à Dorimont.*

Votre consentement est ici nécessaire.

DORIMONT.

Pour le passage , soit, les deux tilleuls à bas ;
Mais sous condition qu'on n'en usera pas.
Allons, allons, messieurs, et qu'à table on se range.

D'HAUTEFARD.

A table ! en voyez-vous ?

MADAME DE RAINVILLE.

Oui. Quel caprice étrange!

DORIMONT.

Vous en allez avoir le divertissement
En un tour de baguette ; un vrai renversement
De toute la maison.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Voyons la découverte.

MADAME DE RAINVILLE.

Allons donc.

DORIMONT.

Attendez par cette trappe ouverte,
Le diner va monter.

(Il frappe du pied , et se laisse tomber par l'ouverture.)

MADAME DE RAINVILLE.

Le voilà disparu !

(A Dorimont.)

Etes-vous mort ?

DORIMONT.

Messieurs , je vais être rendu
A la salle à manger.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

(A part.)

Allons , sur ma parole ,
J'espère bien aussi que j'y jouerai mon rôle.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLIANTE, DORIMONT.

(On entend des éclats de rire dans la maison.)

DORIMONT.

Ah, morbleu, que d'éclats ! que de ris ! que de voix !
De gens ivres, je crois, la maison est un bois.
L'un me prend sur mon air, mes cheveux, ma chaussure ;
L'autre sur mon habit exerce sa censure.

(Riant.)

Ah ! ah ! ah ! Eh bien donc, de quoi me censurer ?
Mieux vaut-il faire rire encore que pleurer.
La joie est un remède excellent pour les asthmes ;
Ainsi trêve, messieurs, à vos malins sarcasmes.
Madame la fermière, à merveille ! et l'habit,
A votre taille fine, élégamment s'unit.
Allez, libre bientôt d'une fête ennuyeuse,
Je veux vous rendre enfin parfaitement heureuse :
Chasser d'autour de vous tout ce monde odieux,
Dont la vue importune et fatigue vos yeux ;

Et renfermé tout seul dans ma gentilhommière,
Y vivre en franc bourgeois avec ma ménagère.

ÉLIANTE.

Ne précipitez rien ; c'est , monsieur, mon avis.
De votre chute , au moins , êtes-vous bien remis.

DORIMONT.

Ce n'est rien. Du plancher quand j'ai fait la culbute ,
La table était à bord pour ménager ma chute.
Sur un vaste service , étendu de mon long ,
J'ai , de la salle en bas , bientôt trouvé le fond.

SCÈNE II.

ÉLIANTE, DORIMONT, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur, votre tailleur.

DORIMONT.

Pour vous être agréable ,
Je vais , du décorum , remplir le préalable ,
Et prendre , pour paraître , un autre habillement.
L'amour a , par vos yeux , fait ce grand changement.

SCÈNE III.

ÉLIANTE, LE MARQUIS D'ORCÉ.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Puis-je , sur votre époux , m'ouvrir en son absence ?
Et de votre union dire ce que je pense ?

Je crois sur votre choix être bien éclairci,
Et, comme son objet, juger de votre ennui.
On force votre cœur pour un homme bizarre,
Pour lequel rien n'explique un procédé si rare.
Je vois, pour revêtir cet habit singulier,
Quels étonnans dégoûts il vous faut essayer.
Une excusable erreur où vous êtes vous-même,
A causé jusqu'ici ce changement extrême,
Je sais qu'on vous croit pauvre, et de vos protecteurs
L'orgueil vous fait ainsi supporter les hauteurs,
Mais si le ciel pour vous de trésors fut avare,
Par ses autres bienfaits combien il les répare :
Il a tiré vos jours du plus illustre sang,
Et peut à vos vertus égaler votre rang.

ÉLIANTE.

Croirai-je ce qu'ici vous venez de m'apprendre ?
Et comment savez-vous ce que je viens d'entendre ?

LE MARQUIS D'ORCÉ.

C'est le soin qui m'amène, et sans me découvrir
L'objet qu'en vous voyant mon devoir vient remplir.
A peine ai-je connu l'embarras où vous êtes,
Et deviné par-là vos alarmes secrètes,
Que de vous secourir le désir m'a conduit
Vers celle auprès de qui le destin vous produit.
A des nœuds moins brillans lorsqu'elle vous résigne,
De l'hymen de son fils elle vous croit indigne.
Il la faut détromper et lui montrer sans bien
Votre nom digne au moins de briller près du sien.

Aujourd'hui dans ces lieux c'est ce que je viens faire ;
A ses yeux étonnés vous montrer votre père.
De cet événement , pour gage plus certain ,
De mes mains avant tout recevez cet écriu.
Allez, vous en parer, quitter cet uniforme ,
Prendre à votre naissance un luxe plus conforme ,
Et faire réussir un projet de Crispin
Qui doit à Dorimont enlever votre main.

SCÈNE IV.

ÉLIANTE, LE MARQUIS D'ORCÉ, CRISPIN.

CRISPIN.

Vite, alerte ! il accourt, et l'alarme est donnée !

ÉLIANTE.

Je vais donc , pour changer ma triste destinée,
Faire ce que m'ordonne un devoir si cruel.

LE MARQUIS D'ORCÉ, *d Crispin.*

Toi, reste ici.

SCÈNE V.

DORIMONT, CRISPIN.

DORIMONT.

Jamais a-t-on rien vu de tel ?
Et bourreau sous le ciel serra-t-il mieux son homme ?
Voilà donc ce que mode en ce pays on nomme ?
Ah ! le maudit tailleur, je crois ensorcelé ;
Un frac où tout mon corps se serrait étranglé !

Un petit chapeau rond qui relevant son aile ,
 Me fait , en se serrant , rejaillir la cervelle !
 Des souliers où mon pied ne tenait qu'en boitant !
 Enfin de ce supplice échappé tout tremblant ,
 Et rejetant bien loin l'attirail mis en pièce ,
 J'accours pour voir ici des tours d'une autre espèce ;
 Et je n'ai pu trouver, en m'esquivant sans bruit ,
 Que ma robe de chambre et mon bonnet de nuit ;
 Modeste vêtement , mais où , par parenthèse ,
 Grâce au ciel , j'entre au large et je respire à l'aise.
 Ah ! Crispin , hâte-toi ! qu'on m'aille de ce pas
 Renvoyer tout ce monde et ce bruyant fracas.
 Le notaire mandé peut entrer en personne.

CRISPIN.

Ah ! doucement, monsieur ; du congé qu'on me donne
 Diminuons l'effet, et voyons pour agir
 Quant à l'homme au contrat si l'on peut s'en servir.
 D'abord je vous dirai que chez vous par adresse
 Ce jeune homme introduit aime votre maîtresse
 Et qu'aussi bien qu'il l'aime il en paraît aimé ;
 Je viens de les trouver l'un de l'autre charmé ,
 Et se passant entr'eux je ne sais quoi de tendre ,
 Des gestes... plus enfin que je ne puis vous rendre.

DORIMONT.

Et tu crois cet amour bien dangereux pour moi ,
 Et qu'à ce que tu dis je vais ajouter foi ?

CRISPIN.

Vous en pourrez juger sans me faire reproche :

Je crois près de ces lieux que l'un et l'autre approche,
Et vous les pourrez voir dans cet appartement.

DORIMONT.

Fais venir le notaire ; il suffit.

CRISPIN.

Promptement.

SCÈNE VI.

DORIMONT, ÉLIANTE.

DORIMONT, *d part.*

La peste ! je crois voir avancer ma future.
Dans quel éclat, grands dieux ! quelle riche parure !
Voyons ce que la dame entend faire de nous ;
Et ne nous montrons pas.

FINETTE, *d part.*

Ah ! voilà mon jaloux.
Sans paraître observer ni voir le personnage,
Voyons si nous pourrons lui donner de l'ombrage.

DORIMONT, *d part.*

Quel luxe !

ÉLIANTE, *d part.*

Quelle horreur ! qu'un mari sans façon ,
Est en robe de chambre un bien joli garçon !

DORIMONT, *d part.*

Où peut-elle avoir pris ces dons , cette richesse

Et qui la peut monter sur ce ton de princesse ?
 Méfions-nous un peu qu'un autre à nos dépens ,
 Ne fournisse au trousseau ces accompagnemens.
 Je ne sais à présent quelle peur me travaille ,
 D'en avoir sur la tête et par dessus ma taille ;
 Et je vais m'expliquer.

FINETTE , *d part.*

Il n'ose faire un pas ,
 Et crois m'apercevant que je ne le vois pas.
 Je remarque pourtant que ma toilette opère
 Et craindrais de sa part quelque éclat de colère..
 Cliton est bien long-temps à venir.

SCÈNE VII.

DORIMONT, ÉLIANTE, CLITON.

CLITON.

Me voici ;
 Et mon sort , grâce au ciel , se décide aujourd'hui !
 Ah ! vous voudrez enfin me tenir la promesse
 De me donner ici des marques de tendresse ,
 Abjurer de l'hymen une odieuse loi
 Et par de vrais sermens vous engager à moi.

ÉLIANTE.

Attendez pour le moins que Dorimont paresse ;
 Il ne se montre pas.

CLITON.

Ah , voilà votre adresse

Pour différer l'effet des tendres mouvemens ,
Dont il viendra trop tôt glacer les sentimens.
Répétons cependant ce que nous devons faire ,
Lorsqu'il faudra paraître à ses désirs contraire.
Ne vous rendez-vous pas à l'offre de mes vœux ?
Eh ! que me dites-vous ? Oh , silence fâcheux !
Est-il pour nous parler besoin de sa présence ?
N'avons-nous pas d'aimer une entière licence ?
Ah ! tenez le voici. Reprenons cette fois
Ou plutôt reprenez l'usage de la voix.
Pour trouer un jaloux dont l'amour vous tourmente ,
Dites ; que ferez-vous adorable Eliante ?
Contre un traître , un bourru dont l'odieuse loi
Prétend vous disputer le don de votre foi ;
A l'amant généreux de qui la tendre estime
Fut de tous vos plaisirs la confidente intime ,
N'abandonnez-vous pas le droit de vous ravir
Au fantasque , au brutal qui veut vous asservir ,
Et n'est-ce pas à lui que votre cœur se donne ?

DORIMONT, *à part.*

A l'éloge un peu bref que répond la friponne ?

ÉLIANTE.

Puisqu'on me veut forcer à l'hymen d'un époux ,
Dont l'odieux pouvoir me détache de vous ;
Oui , Cliton , il n'est rien pour punir son offense
Où ne puisse emporter l'ardeur de ma vengeance,
Ce tyran...

CLITON, *bas à Éliante.*

Bien cela ! pas un mot n'est perdu

Et ce que nous disons est fort bien entendu.

(*Haut*)

Continuez. Fort bien dans cette affaire faite,

Quelle est donc la vengeance où votre esprit s'arrête?

ÉLIANTE.

De me moquer de lui s'il devient mon époux.

DORIMONT, *d part.*

L'indigne!

ÉLIANTE.

Sans avoir nul égard au jaloux,

De n'en garder pas moins l'amant que je préfère,

Et de le rendre ainsi dupe de ce mystère.

DORIMONT, *d part.*

Je ne le serai pas, je te le promets bien.

ÉLIANTE.

Enfin dans cet espoir dont je fais tout mon bien,

De vous laisser Cliton le soin de ma vengeance!

DORIMONT, *d part.*

Nous sommes avertis.

CLITON.

Ne sauriez-vous d'avance

D'une preuve plus claire appuyer ce courroux.

(*Bas.*)

(*Haut, baisant la main d'Éliante.*)

Donnez-moi votre main. Que ce présent m'est doux!

DORIMONT, *se montrant.*

Je ne vous retiens point pour être cajolée,

Ni donner à baiser votre main potelée.

Retenez cette fougue , et quant aux jolis tours
Dont m'ont instruit ici vos imprudens discours,
Vous voudrez s'il vous plaît ne point prendre de peine
Pour couvrir de ma flamme une autre que la mienne ,
Et supprimer d'un mot l'inutile galant,
Que veut m'associer votre amour pétulant.

ÉLIANTE.

Je ne sais en effet ce que vous voulez dire
Par ces prétendus tours, dont j'ai pu vous instruire.
Mais quant à ce baiser , certes bien innocent,
Voulez-vous, s'il vous plaît, me traiter en tyran ?
Et croyez-vous enfin si je suis votre femme ,
A vos moindres désirs assujétir mon âme
Et me priver du droit d'en agir librement ?
C'est l'effet des bontés que j'ai pour cet amant ;
En faveur d'un penchant formé dès notre enfance ,
Je dois à sa tendresse un peu de complaisance :
Je veux à mes bontés qu'il ait part comme vous ,
Sans que vous ayez droit d'en paraître jaloux.
A ce discours trop clair pour ne pas vous confondre,
Je ne vois pas, monsieur , un seul mot à répondre.

DORIMONT.

Pas le mot.

CLITON.

Doucement , sans vous violenter ,
Il faut voir la façon dont on me veut traiter ,
Et souffrir ces faveurs des jeux du premier âge
Dont on veut bien encor me permettre ce gage.
(Il baise encore la main d'Éliante.)

DORIMONT.

Ah , mon petit monsieur ! retenez, s'il vous plaît ,
Ces bouillantes vapeurs d'un transport indiscret ,
Et ne vous piquez pas de prendre tant de peine.

ÉLIANTE.

Ah , vous-même calmez ces mouvemens de haine.
Il me baise la main , pour vous rendre content ,
Il ne tiendra qu'à vous aussi d'en faire autant.

DORIMONT.

Non. Je n'y prétends rien. Qu'il vous ait sans partage,
S'il vous faut avec lui disputer d'avantage ,
Car je vous laisse libre et cela vaudra mieux.

CLITON.

Favorable entreprise et transports trop heureux !
Ah ! laissez m'en de grâce épuiser les tendresses.
(*Il baise encore la main d'Éliante.*)

SCÈNE VIII.

DORIMONT, ÉLIANTE, CLITON, D'HAUTEFARD.

D'HAUTEFARD, *d* Cliton.

Bien ! bien ! j'aime à vous voir ces nobles hardiesces.
Vous vous êtes formé considérablement.

(*A Dorimont.*)

Et vous !... Et d'où bon dieu cet autre accoutrement ?
Est-ce que votre hymen vous a rendu malade ?

DORIMONT.

Allez, c'est assez bon.

D'HAUTEFARD.

Pour quelque mascarade.

(*A Cliton*).

Mais vous ! ah ! vous donnez à la chose un bon tour,
Et c'est vraiment ainsi qu'il faut traiter l'amour.
On pourrait cependant avec quelque avantage,
Vous disputer l'objet qui reçoit votre hommage.

CLITON.

Ah monsieur ! s'il vous plaît, trêve à tous ces propos.
Ici, vous le voyez, tous vos grands airs, vos mots,
Vos fades complimens n'ont pas l'art de surprendre,
Et n'auront pas l'effet qu'on en pouvait attendre.
Je sais de vos efforts le zèle infructueux,
Pour vous gagner un cœur rebelle à tous vos vœux ;
Et ce qu'à de vos soins souffert mademoiselle.
Il vous faut, s'il vous plaît, ne plus compter sur elle,
Et, sans bruit, sans éclat, réformer votre plan ;
Renoncer au métier de fade courtisan,
Ou vous faire vous-même une importante affaire.
Voyez des deux partis ce que vous voulez faire ?

D'HAUTEFARD.

Ce n'est pas en agir galamment avec moi.

CLITON.

Galant ou non galant ; votre parti ?

D'HAUTEFARD.

Mais quoi !

Je ne sais.

CLITON.

Allons donc, monsieur, sortons sur l'heure,
Et l'épée à la main.

DORIMONT.

Comment donc ? Qu'il demeure.

(*A Éliante*)

Mais retenez-le donc ; c'est un fou dangereux.

ÉLIANTE.

Il ne se battra pas.

D'HAUTEFARD.

Monsieur le doucereux,
Vous faites donc le brave ?

CLITON.

Et même davantage.

(*Se préparant à sortir pour se battre.*)

Je le prouve.

SCÈNE IX.

DORIMONT, ÉLIANTE, MADAME DE RAINVILLE,
CLITON, D'HAUTEFARD.

MADAME DE RAINVILLE.

Eh bien donc ! d'où vient tout ce tapage ?

D'HAUTEFARD.

Et mais, c'est...

DORIMONT.

Votre fils ! qui fait le résolu ,
S'oppose à mon hymen , déjà presque conclu ;
Me jette dans un trouble , un embarras extrême ,
Que sais-je ? à ne pas bien me connaître moi-même ;
S'attire par-dessus une affaire d'honneur ,
Et va peut-être encor se battre avec monsieur.

MADAME DE RAINVILLE.

Ah ! je voudrais bien voir qu'on me fit résistance.

(*A Éliante.*)

C'est vous qui m'attirez cette nouvelle offense.

Allons , qu'on se décide à lui donner la main.

(*Montrant Dorimont.*)

Monsieur est votre époux.

DORIMONT.

Ce n'est pas mon dessein
De disputer un cœur qui , malgré lui , se donne ,
Ni d'avoir en commun rien d'elle avec personne.

(*Montrant Cliton.*)

Monsieur vous apprendra si c'est un sûr parti
De prétendre à sa main pour n'avoir rien à lui.

MADAME DE RAINVILLE , *a Éliante.*

Voilà ce qu'ont produit toutes vos gentilleses.

(*A d'Hauteferd.*)

Que j'appréhende encor de plus grandes faiblesses !
Si dans son changement vous trouvez des appas ,
Au moins , avec mon fils , vous ne vous battez pas.

D'HAUTEFARD.

C'est selon. S'il m'y force, il faudra bien se rendre ;
Car l'honneur me commande....

CLITON.

Oui bien ! de vous défendre.
Attendez-vous d'abord à vous battre avec moi,
Bien certain que je suis du mal que je vous doi,
Si je suis aujourd'hui privé de ce que j'aime.

D'HAUTEFARD.

Vous entendez ? Que faire ?

MADAME DE RAINVILLE.

Eh ! que faire vous-même ?

D'HAUTEFARD.

A votre place , moi , je la lui donnerais.

MADAME DE RAINVILLE.

Aussi bien , c'est en vain que je refuserais.
Je vois de quel espoir il faut que je me prive
En bornant de mon fils la vaste perspective ,
Mais de sa perte au moins vous me consolerez.
J'immole mes désirs à vos vœux épurés :
Allons , qu'ils soient unis , si cela peut vous plaire.

DORIMONT.

Nous voilà tous contents et voici le notaire.

SCÈNE X.

**DORIMONT, ÉLIANTE, CLITON, MADAME DE
RAINVILLE, LE MARQUIS D'ORCÉ, D'HAU-
TEFARD, CRISPIN, FINETTE, UN NO-
TAIRE.**

DORIMONT, à Cliton.

Tenez, c'est un contrat que je vous donne encor.
On peut vous l'ajuster ; c'est pour vous un trésor.

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Eh bien ! tout semble prendre un aspect favorable.

CLITON.

Le sort m'a réussi.

DORIMONT.

Son changement m'accable !

(Au Notaire.)

Il ne faut pas pourtant voir votre temps perdu ,
Monsieur, suivez pour eux l'ouvrage interrompu ;
Et devant les époux faites-en la lecture.

LE NOTAIRE.

Faut-il de l'acte en propre informer la future ?
Au moins, voyez, madame, où je vais en venir ,
Et ne promettez pas plus qu'on ne peut tenir.

CLITON.

Voyons donc.

LE NOTAIRE, *lisant*.

« Pardevant... et ceux dont les noms suivent.

» Entre autres volontés et choses qui s'écrivent,
 » La future promet, constante dans ses goûts,
 » D'être, jusqu'à la mort, fidèle à son époux. »
 Je n'ai jamais écrit contrat de cette sorte !

ÉLIANTE.

Ce qui s'entend, monsieur, ne s'écrit pas.

LE NOTAIRE.

N'importe.

(*Lisant.*)

« Pour se mieux assurer des vertus qu'elle aura,
 » Convenu que jamais elle ne sortira
 » Que de son dit époux dûment accompagnée,
 » Et qu'au logis, des yeux elle sera soignée.
 » De plus, qu'à son seigneur et maître... »

CLITON.

Ah ! c'est assez.

Les articles sont bons quoiqu'ici déplacés,
 Et si je suis jaloux j'en pourrai faire usage.
 Monsieur, hâtez-vous donc, bornez ce verbiage.

LE NOTAIRE, *s'asseyant pour écrire*.

Je connais mon devoir. Nommez donc les époux.
 Quel nom, mademoiselle, et titre prenez-vous ?

LE MARQUIS D'ORCÉ.

Celui de demoiselle et fille vraiment chère,
 Eliante d'Orcé : c'est moi qui suis son père.

*(A Éliante.)**(A madame de Rainville.)*

Retenez ces respects; et votre étonnement.
Vous savez qu'en vos bras je la mis presque enfant,
Et que forcé loin d'elle à servir ma patrie,
Je chargeai votre époux de veiller sur sa vie.
Ce dépôt fut par lui fidèlement gardé,
Et tout ce qui de soins lui pût être accordé,
Tendresse, empressement, maîtres de toute espèce,
A passé mon espoir, et la prévint sans cesse.
Avant votre union, admise en ce séjour,
Vous n'avez pu savoir qui lui donna le jour;
Et moi-même au retour, déguisant ma retraite,
Je tins de ses destins la fortune secrète,
Ne voulant point encor lui ravir le bienfait
Des utiles secours dont je voyais l'effet.
Mais enfin de ses nœuds la première nouvelle,
D'un silence forcé m'a fait sortir pour elle.
Je viens la reconnaître, heureux de la couvrir
D'un nom dont votre orgueil n'aura point à rougir;
Et malheureux pourtant, dans ma joie importune,
De n'offrir à ses yeux que mon humble fortune;
Mais sa dot peut suffire aux vertus de son cœur:
Ma fille héritera de mes titres d'honneur.

LE NOTAIRE.

De grâce, expliquez-vous. Dois-je, au nom de la belle,
De ces éloges-là joindre la kyrielle,
Et coucher par écrit ce long certificat ?

DORIMONT.

Ah, ne plaisantez pas ! et laissez au contrat

Soixante mille écus que je donne à madame ,
Et dont je la dotais en la prenant pour femme.

(Au marquis.)

Puisqu'elle est votre fille , étant votre parent ,
C'est un droit dont mon cœur s'acquitte en la dotant ,
Marquis.

MADAME DE RAINVILLE.

C'est nous montrer votre magnificence !

D'HAUTEFARD.

Et pousser la vertu jusques à l'excellence !
Doter, pour un rival , la femme que l'on perd !

DORIMONT.

D'un malheur plus certain c'est se mettre à couvert ;
Car enrichir pour moi la femme que j'adore ,
En ne l'épousant pas , c'est y gagner encore.
Je le sens bien , l'hymen n'était pas trop mon lot !
Et du bien qu'il m'enlève il a fait votre dot.

(A Cliton et à Éliante.)

Unissez-vous. Pour moi , la liberté , l'aisance ,
Compagnes de mes jours , en sont la jouissance.
J'y veux uniquement abandonner mon cœur ,
Et de mon seul caprice attendre mon bonheur.

CRISPIN.

De ce bonheur qu'ici votre cœur se propose ,
S'il faut vous l'avouer , je suis un peu la cause :
Lorsque chacun ici vous voit d'un œil content ,
Moi seul , de vos bontés n'en puis-je dire autant ?

DORIMONT.

Que te faut-il ?

CRISPIN.

Auprès de l'aimable Finette,
Pour achever mes jours une honnête retraite.
Pour vous démarier, lorsque vous apprendrez
Ce que j'ai fait d'efforts, vous me la donnerez ;
Et pour prix de mes soins nous mettrez dans la gêne.

(*A Finette.*)

Qu'en dis-tu ?

FINETTE.

Mais, pas mal !

DORIMONT.

Formez donc votre chaîne.

(*A Crispin.*)

Mais à condition qu'ici tu resteras,
Et qu'au besoin encor tu me corrigeras.

CRISPIN.

Pour peu que mon talent plaise à la compagnie,
S'il lui plaît d'applaudir j'y veux passer ma vie.

(*A Finette.*)

Allons, nous, dans tes yeux où mes succès sont peints,
Voir à perpétuer la gloire des Crispins.

20-11-65

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.